nnements & Vente
e de La Rochefoucauld
PARIS

# La Revue Théâtrale

Nouvelle Série N° 35
Prix net ..... 1f50
Etranger ..... 2f

Mlle Jane BERLENDI, pêle de Suzel, d'*Amico Fritz*

# LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

*et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.*

VENTE & ABONNEMENT

Au Siège de la Revue : **58, Rue de La Rochefoucauld,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

**PRINCIPAUX COLLABORATEURS :**

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Mme Camille DUGUET. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Félix GALIPAUX. — Gustave KAHN. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — George VANOR. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

**ILLUSTRATEURS :**

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET.

*SOMMAIRE DU NUMÉRO 35*


| | |
|---|---|
| Chronique de Quinzaine | Édouard Gauthier. |
| Opéra-Comique : la *Cabrera* | Albert Dayrolles. |
| Représentations italiennes au Théâtre-Sarah Bernhardt | Albert Dayrolles. |
| L'*Age d'Or*, aux Variétés | Stanislas Rzewuski. |
| Théâtre-Antoine : la *Race* ; *Monsieur Lambert, marchand de tableaux* | Camille Le Senne. |
| A propos du *Maître de Forges* | Théodore Massiac. |
| La Critique en liberté : l'*Odéon voyage* | Henri Second. |
| Revue des Critiques | Albert Dayrolles. |
| Le Théâtre dans le Monde | Nancy-Vernet. |
| Leurs débuts : IV. Ellen Andrée | Eugène Héros. |
| La Médecine à l'Opéra-Comique | Henri Second. |
| Théâtres à côté | Henry Fransois. |
| Concerts et Music-Halls : *Cri-Cri* | *** |
| Le Théâtre à l'Étranger | De Visé. |
| Arts et Sports | Pierre Souvestre. |
| La Comédie de la Mode | Camille Duguet. |

**CORSET GAINÉ**
**de la Parisienne**

En Soie inextensible, le plus simple et le plus élégant

*Dernière Création Sensationnelle*

DE

**Madame HIRT**

PARIS . . . . 10, Rue Cambon (Madeleine).
LONDRES . . . 52, Brompton Square (S W)
BARCELONE . 73, Mayor Gracia.

BREVETÉE EN FRANCE & A L'ÉTRANGER

Médaille d'Or *(Exposition du Travail 1904)*

CORSET SUR MESURE DEPUIS 30 fr.

L'IODHYRINE du Dr DESCHAMPS
est le spécifique par excellence de

**L'OBÉSITÉ**

produit sérieux, donnant des **résultats immédiats,** sans action nocive sur le cœur, l'estomac et les autres organes. — Ne provoque pas d'éruptions — Absolument inoffensif. — Dissout simplement les tissus graisseux sans laisser de rides.

La boîte de 60 cachets pilulaires (traitement complet) **10** fr. franco contre mandat adressé à **M. LALEUF,** pharmacien-chimiste de 1re classe, 2, avenue Dauphine, Orleans (Loiret). — *Renseignements sur demande.*

10, RUE DES PYRAMIDES, PARIS **Nouveau !**

**"Crème Infaillible"** **Sensationnel !**

*garantie hygiénique et sans glycérine* **PLUS DE MAQUILLAGE ! ! !**

**LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE**
**Plus de cheveux blancs**
**CONCENTRÉ WILSON**

Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50.
TAVERNIER, Chim.-Pharm.
42, quai Fulchiron, Lyon.

**SEUGNOT**
CONFISEUR

Spécialité de Dragées
et Boîtes pour Baptêmes

BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS

*28, Rue du Bac*
**PARIS**

TÉLÉPHONE : 729-71

POUR OBTENIR UNE

**BELLE POITRINE**

faites usage des *Pilules Orientales* qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint **sans grossir la taille.** Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les

**PILULES ORIENTALES**

conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice : France et Etranger **6f 35** (contre remboursement **0f 15** en plus). Ecrire à **M. J. RATIE,** Pharmacien, **5, Passage Verdeau, PARIS, 9e.** (Renseignements gratis).

DÉPOTS : *BRUXELLES,* Phcie St-Michel, 15, Boul. du Nord ; *GENÈVE,* Phcie Cartier & Jorin, 12, Rue du Marché.

**ESTOMACS FATIGUÉS**

Essayez la seule liqueur de table qui vous soit permise, le

**"Digestif Capmartin"**

Un verre à liqueur de cet élixir délicieux, pris avant ou après chaque repas, stimule les fonctions digestives.

B^lle, **6** fr. ; ½ B^lle, **3** fr. **50.** — Toutes pharmacies et *franco* mandat à M. CAPMARTIN, phcien à Blaye (Gironde).

Le
**Roi**
DES
*Mouchoirs*

**EXCELDA**

***Fabrication Anglaise***

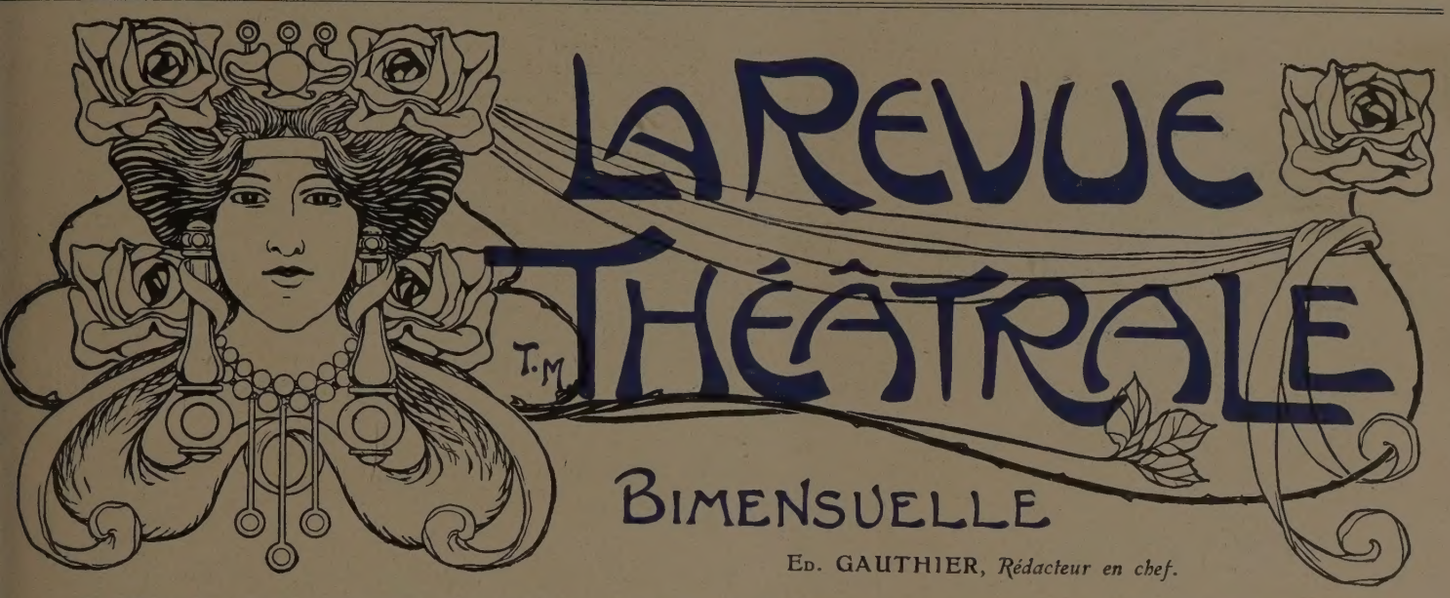
Tissu nouveau, léger, solide et soyeux, vendu au prix du coton.

DANS TOUS LES BONS MAGASINS.

Gros : DENT, ALLCROFT & Cie, 30, r. des Bourdonnais, Paris.

**EAU DE BOTOT** Le **seul** Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris. *Exigez la Signature* **BOTOT.**

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 35. Juin 1905. — 1.




Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.*

**Abonnements :**
Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger..... 48 fr.

**Le Numéro**
France..... 1 fr. 50
Etranger..... 2 fr. »

**DIRECTION & ADMINISTRATION**
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris (IXe)

**L. GEISLER**
*Directeur-Administrateur*

G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Direction* | Arm. GEOFFROY, *Secrétaire de l'Administration*

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
M. COUTURE, opérateur.

**Abonnements et Vente :**
58, Rue de La Rochefoucauld — Paris

**Pour la Publicité**
*S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld.*
Paris (IXe)
Téléphone 271-94

# Chronique de Quinzaine

PALAIS-ROYAL : Chambre à part, *pièce en 3 actes, de M. Pierre Veber ; le* Gant, *pièce en 1 acte, de MM. Bilhaud et Hennequin.* — ATHENÉE : Nelly Moray. — THÉATRE-MOLIÈRE : Nos Faiblesses, *3 actes, de M. H. Duplessy et Joseph André ; l'*Échéance, *pièce en 3 actes, de M. P. de Sancy ;* Monsieur s'amuse, *comédie en 1 acte, de MM. Buysieulx et Roger Max ;* On réclame, *comédie en 1 acte, de MM. Auguste Germain et Trébor.* — VAUDEVILLE : *reprise de la* Retraite. — *A propos du bénéfice de Mme Crosnier.* — *Petits théâtres.*

Palais-Royal. — *Chambre à part* petite, jolie, un peu vieux jeu, peut-être, comme disposition, mais pomponnée gentiment et partout des agréments d'un langage savoureux. Un jeune homme et une démoiselle se sont mariés sans que le moindre amour les attirât, uniquement pour faire plaisir à une riche parente. Bien entendu, leur vie ne va pas, et ils sont en train de divorcer, quand, soudain, la tante s'annonce. Il convient de sauvegarder les apparences. Nos conjoints simuleront un couchage probateur de leur mutuelle affection ; mais les « flirts » de l'un et de l'autre interviennent aux environs de cette louable séance, et donnent tant d'ennuis aux intéressés que ceux-ci finissent par se mieux connaître, par s'aimer et coucher ensemble pour de bon. Aimable interprétation de MM. Raymond, Hurteaux, Tréville, de Mmes Berthe Legrand, Suzanne Demay, si gracieuse, et Faber, si captivante.

Cl. Rev. Théât.

Mlle Liliane Clifton.

De MM. Bilhaud et Hennequin, un acte fort aimable : le *Gant*, un long gant d'élégante, sorti mal à propos par un mari — qui pourrait provoquer des drames — et n'occasionne que de joyeuses péripéties où se mêlent Mmes Aimée Samuel et Piernold, MM. Tréville et Duplay.

Deux pièces de même formule américaine, se succédant dans le même Athénée, c'était beaucoup. *Nelly Moray* apparut en manière d'autre *Petite Milliardaire*, mais ses mines mélodramatiques déplurent. D'ailleurs tout de cette pièce semblait sacrifié. S'avisait-on pas de risquer Mme Eugénie Nau, artiste un peu brutale, dans les manigances d'une belle fille yankee, en même temps cantatrice renommée, spéculatrice ingénieuse et amante vindicative ? Cela dura huit soirs. Depuis, l'Athénée prit une superbe revanche avec *Cœur de Moineau*, ravissante comédie.

Le Théâtre-Molière paraît avoir été moins heureux dans la disposition de son nouveau spectacle, en huit actes coupés. Il y eût là une recherche tout à fait « grand-guignolesque » de vérisme instantané réjoui de quelque comédie.

*Nos Faiblesses.* Une dame qui a fauté voyant son mari, retour de voyage, jouer avec un long poignard, meurt de trac entre ce mari et son amant survenu maladroitement en l'occurrence. L'objet de l'*Echéance* est

Cl. Rev. Théât.

Mlle Dorléac. Mlle Liliane Clifton.

plus banal. Telle fille qui fut odieusement éprouvée par un mauvais homme, hésite à frapper de son couteau l'enfant de son tortionnaire, parce que cette petite se montra — sans savoir — pitoyable à son égard. *Monsieur s'amuse* est l'aventure courte et morale — mais oui! — d'un beau-père et d'un gendre en démarches dans une maison d'amour. Cependant, *On réclame* contient une idée fort cocasse. Le monsieur qui exige d'une Compagnie le salaire qu'il doit à la passion d'une dame rencontrée dans un accident de chemin de fer, ce monsieur est un type. Par tout ceci, d'adroits comédiens: MM. Henri Perrin, Coste, Howey, Ferny, Mme Lola Noyr, Magda, Camille Preyle.

Malgré la solidité de son titre, l'*Armature*, d'ailleurs fort ébranlée par la malhabilité de M. Brieux, céda sous l'indifférence, et l'on reprit la *Retraite*, dont quatre-vingts représentations n'avaient pas épuisé le succès. La dramatique comédie de Beyerlein réunit tous ses habiles créateurs; seul, le rôle de Claire Volkhardt a changé de Mlle Marthe Mellot à Mme Yvonne de Bray : il n'est pas moins bien tenu que précédemment. Quand la *Retraite* sera passée, nous aurons une redonnée des *Demi-Vierges* avec Mmes Berthe Cerny et Régnier dans Maud et Jacqueline de Vouvre.

Le Théâtre-Normand vient d'exposer une suite de pièces attrayantes : *Un Orage*, deux actes fins, de M. Pinchon, joués par Mmes Adry, Junck et M. Michel; le *Jouet*, comédie dramatique de MM. Level et de Téramond, puis les *Trois Tourtereaux*, gai vaudeville, de MM. Monnier et J. Guéret, où se fit tout particulièrement remarquer Mme Louise Dauville, la parfaite artiste de l'Ambigu.

Avant de quitter Paris, pour conduire une nouvelle fois à travers l'Europe l'éclat de son génie tragique, Mme Duse tint à payer son tribut à la coutume de charité, qui est la merveilleuse vertu de nos comédiens. Elle donna une matinée à l'Odéon au bénéfice de Mme Irma Crosnier. Mme Crosnier, c'est une actrice très oubliée. Elle appartint, un temps, à la pléiade des grands artistes du siècle dernier, mais elle eut beaucoup plus de talent que de chance, et le guignon la chassa dans de très pauvres aventures. Elle avait du goût pour la musique, et elle perdit sa voix. A défaut de pouvoir chanter, elle joua la comédie ; on la remarqua ; elle put entrer aux Français.

Le 15 août 1853, bien que n'ayant pas encore débuté officiellement, elle figurait Œnone dans une représentation de *Phèdre* donnée pour la Saint-Napoléon; ses partenaires étaient : Rachel, Beauvallet et Maubant. Le vrai début de Mme Crosnier n'eut lieu que deux ans après (22 avril 1855), dans Mme Pernelle, de *Tartufe*, avec Geoffroy, Maillart, Maubant, Mmes Madeleine Brohant et Favart ; la jeune actrice eut du succès, mais elle ne demeura pas chez Molière. Mme Crosnier, faute de mieux, suivit les tournées de Rachel, et quand il lui fallut de nouveau se fixer à Paris, elle ne trouva pour l'accueillir que le théâtre de Belleville ; elle dut y rester plusieurs années, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à l'Odéon. La sûre expérience de cette idéale duègne s'employa fort utilement à l'avantage du second Théâtre-Français, qui garde sa mémoire parmi les souvenirs de ses pensionnaires les plus célèbres.

Le bénéfice recueilli par la Duse généreuse a réchauffé de bonheur l'excellente comédienne qui n'est plus qu'une très vieille dame retirée dans le repos précaire d'une vie dont les fatigantes péripéties furent sevrées de fortune.

Un jour ci, un jour là, le hasard met de gentilles œuvres dans de tout petits théâtres. Certaine matinée du Grévin présente successivement une opérette menue, sous de très jolis airs, de M. Esteban Marty et un léger opéra comique de M. Louis Bannière, musiqué par M. José Raidich.

*Mirage*, ce début d'un tout jeune auteur, tomba dans le vide de la Bodinière; ceci très malheureusement, car il méritait d'être retenu. *Mirage*, c'est l'aventure étrange d'un tout jeune mari demeuré mystiquement amoureux d'une épousée que le cimetière lui prit tôt ; chez une actrice de bohême, ce mari retrouve la ressemblance exacte de la petite morte, et il aimerait terriblement la demoiselle de rencontre s'il ne s'effrayait de son caractère trouble et fantasque. Cependant l'actrice n'est pas sans s'apercevoir de l'attirance qu'elle exerce, et elle presse tant son pauvre adorateur que celui-ci se laisse aller à dire sa passion et à parler de mariage. Mais sur ce mot s'enfuit la comédienne, trop éprise d'indépendance.

Cl. P. Berger.

Mlle Louise Dauville.

La pièce profitait d'une interprétation fort honorable. M. Lenormant se montrait fort émouvant en marié désespéré ; une jeune américaine, Mlle Liliane Clifton, donnait une allure à la fois gracieuse, délicate et rude à la comédienne insensible, et une toute menue personne, Mlle Dorléac, jouait avec une ingénuité candide, tout à fait savoureuse, un vrai rôle : celui de la fillette du veuf abusé.

En matinée de Trianon, gerbe fort délicatement cueillie parmi les poésies de Richepin, qu'Alexandre Georges mit en musique : la *Complainte de Folgoët*, que sanglote la grande voix de Paul Daraux ; les *Chansons de Leilah* soupirées par Mme Bureau-Berthelot ; les chants de *Miarka* éclos en frissonnements mélodieux sur les lèvres de Mlle Lucy Arbell ; puis de rudes strophes rythmées: le *Noël misérable*, la *Colère du bateau*, les *Nomades* — que dépeint Mlle Vellini, la tendre amoureuse de Barbey d'Aurevilly — ou bien des vers limpides qui tombent en sons clairs *Mon verre est vidé*, les *Caresses*.....

Notre excellent collaborateur Camille Le Senne termina par une très remarquable causerie sur Wagner la série d'attrayantes conférences musicales qu'il accomplit, cet hiver, à l'École des mères de l'avenue Wagram.

La Comédie-Française a tenu son assemblée générale. Les ressources du dernier exercice ont permis d'attribuer aux « parts entières » une solde de 25.000 francs : bénéfice honnête. Nos comédiens nationaux mandés à Athènes, lors des séances du Congrès d'Archéologie, ont exalté la Tragédie dans le cadre où elle naquit ; leur succès fut énorme. De flatteuses félicitations sont venues à M. Truffier, qui avait été chargé de l'ordonnance des représentations françaises.

Edouard GAUTHIER.

*La Cabrera*. — 1er Acte.

OPÉRA-COMIQUE

# LA CABRERA

**Drame lyrique en deux parties, de M. Henri CAIN, musique de M. Gabriel DUPONT.**

Nous ne devons pas seulement à M. Sonzogno la saison italienne, dont les représentations se succèdent en ce moment au Théâtre-Sarah-Bernhardt, nous lui devons encore tout le bruit fait autour de la *Cabrera*. On sait à quelles circonstances se rattache la naissance de cette tapageuse *Cabrera*. Le récit en a été fait en détail ces jours-ci par maints journaux. M. Henri Cain, le librettiste à la mode, reçoit, un beau matin, une lettre d'un jeune musicien, M. Gabriel Dupont, lui demandant un livret pour prendre part au concours Sonzogno (cinquante mille francs en faveur de l'heureux élu). M. Henri Cain accepte. Le musicien, fou de joie, écrit avec fièvre sa partition, puis tombe malade, ne peut assister à son triomphe en Italie. M. Albert Carré, condescendant, a le beau geste de lui ouvrir les portes de l'Opéra-Comique, et le jeune Gabriel Dupont, qui n'a que vingt-cinq ans, peut enfin entendre son œuvre... et le public parisien aussi, par la même occasion. Je n'ai pas besoin d'ajouter — cela va de soi — que le plus heureux des deux (du public et de l'auteur), fut l'auteur. Sa joie — heureusement cette fois — n'alla pas au point de le faire retomber malade.

Ainsi qu'il arrive si souvent, les bruyants coups de trompette qui annoncèrent en tout lieu, avec tant d'éclat, le succès du jeune compositeur, furent plutôt nuisibles qu'utiles à la partition. Lorsque les spectateurs se rendirent à la première représentation de l'Opéra-Comique, ils s'attendaient à la révélation d'une œuvre de beauté incomparable ! Songez donc que les jurés de ce concours, choisis dans divers pays, sous la présidence de M. Humperdinck, en l'absence de M. Massenet qui devait représenter la France et s'était trouvé empêché, songez, dis-je, que ces jurés, siégeant en Italie, pour un concours institué par un éditeur italien, avaient été obligés de s'incliner devant le rayonnant mérite de la partition française ! Quelle gloire pour le compositeur français couronné en de telles conditions ! Son travail devait être un chef-d'œuvre !

Je crains que ce chef-d'œuvre ne demeure encore à l'état latent dans l'imagination que je souhaite féconde du jeune compositeur. Certes, M. Gabriel Dupont est pourvu de qualités. Mais le malheur est que ses qualités ne soient justement pas celles que nous comptions rencontrer chez un musicien de vingt-cinq ans. A cet âge, la source d'inspiration surgit d'ordinaire abondante, fraîche, ne demande qu'à s'épancher. Or, au lieu du flot pressé, copieux, incessant, de ravissantes phrases mélodiques que nous espérions, nous nous sommes trouvés en présence d'une organisation musicale plutôt économe à cet égard. Là où nous nous attendions à de la prodigalité, nous avons rencontré de la parcimonie. D'où une déception bien naturelle... du moins en ce qui concerne les espérances que nous avions formées !

Peut-être pensera-t-on que nous fûmes malavisés de chercher ce qu'on n'avait nullement l'intention de nous offrir. Soit ! en ce cas, c'est nous qui avons tort. Admettons-le et contentons-nous d'examiner l'œuvre de M. Dupont telle qu'elle se présente.

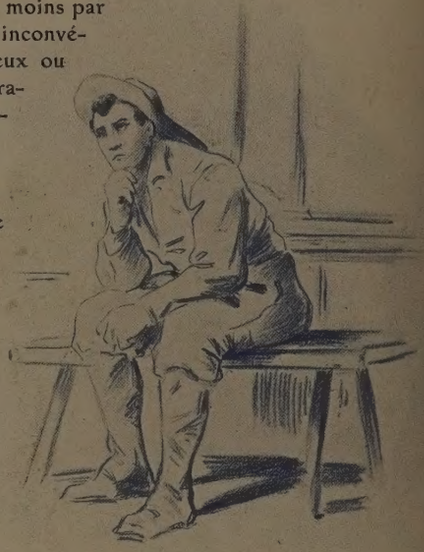
Le sujet de la *Cabrera* peut tenir en quelques lignes. Il s'agit d'une chevrière — *cabrera*, — qui, délaissée depuis le départ de celui qu'elle aimait, Pedrito, enrôlé pour la guerre lointaine, a cédé, en proie à la misère et à la détresse, à un des gars du village, Juan Cheppa, diseur de belles paroles ; elle devient mère et son amant l'abandonne. Lorsque Pedrito est de retour et

Mlle Bellincioni
(Amalia).

qu'il apprend la conduite de la cabrera, il la repousse avec une telle animosité qu'elle quitte le village. Elle n'y revient que pour mourir, après avoir perdu son enfant.

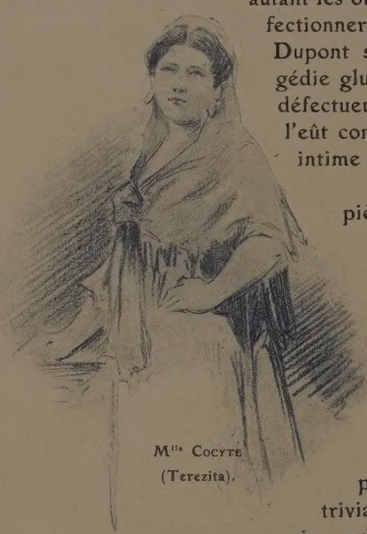
La pièce est divisée en deux parties. Dans la première nous assistons à l'arrivée de Pedrito qui revient de la guerre, à sa rencontre avec la cabrera, puis au triste départ de la pauvre fille. Dans la seconde partie, la cabrera reparaît, mais épuisée, minée par la souffrance, à bout de force, elle s'éteint dans les bras de Pedrito. Ces situations, qui constituent l'essentiel de l'action dramatique, telle que l'ont comprise les auteurs, se trouvent entourées de scènes épisodiques, telles que : divertissements à l'occasion du retour de Pedrito, chœurs de buveurs et chœurs de jeunes filles, etc. C'est, comme on voit, la disposition générale de la pièce qui a pour type *Cavalleria rusticana*, dont le succès fut si vif et si retentissant.

A vrai dire, ce genre de pièces me semble offrir — du moins par les spécimens qui nous ont été présentés jusqu'ici — plus d'inconvénients que d'avantages. On se borne à jeter sur la scène deux ou trois situations violentes et à les traiter de façon mélodramatique, sans se donner la peine de scruter l'âme des personnages, sans nous mettre à même de nous intéresser aux mobiles intimes et essentiels de leurs actes. Remarquez que c'est tout le contraire de l'art tel que l'a pratiqué Gluck dans ses immortelles tragédies lyriques. Aussi bien dans son *Orphée* que dans son *Alceste*, — dont le succès peut être d'une si heureuse influence sur notre Ecole musicale française, — c'est le sentiment intense, puissant, dont sont animés les personnages, qui est le grand ressort de la pièce. Dans ces deux chefs-d'œuvre, c'est l'amour conjugal, en son expression la plus profonde, qui détermine tout le drame.



M. Clément
(Pedrito).

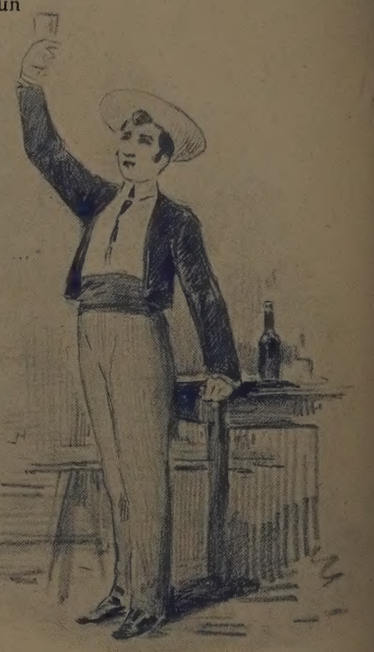
C'est pourquoi, autant il est à souhaiter, selon moi, que les partitions de Gluck soient souvent exécutées pour inciter nos compositeurs à la recherche de la pureté, de la sobriété et de la simplicité, comme aussi de la profondeur et de la justesse de l'expression, autant les ouvrages taillés sur le patron de *Cavalleria rusticana*, aisés à confectionner, me paraissent plutôt nuisibles. Si, par exemple, M. Gabriel Dupont s'était imprégné et inspiré des modèles incomparables de la tragédie gluckiste, il ne nous eût point gratifié d'une déclamation si souvent défectueuse, et, loin d'éparpiller son effort en des scènes de détail, il l'eût concentré sur celles qui eussent été de nature à éclairer la nature intime de ses personnages.



Mlle Cocyte
(Terezita).

Ajouterai-je que trop souvent les sujets choisis pour ces sortes de pièces me paraissent de ceux qui ne comportent pas de musique? A tout instant, on se dit qu'il y aurait plus de profit pour l'auditeur à écouter parler les acteurs en scène qu'à les entendre chanter. N'est-ce pas là la plus forte condamnation d'un ouvrage musical ?

Cette impression se conçoit aisément. On n'éprouve nullement le besoin de voir surchargé de musique un ouvrage écrit pour l'Ambigu. Il est à remarquer, au surplus, que, jusqu'ici, ce sont toujours des situations prêtant aux *gros* effets, aux procédés entachés de vulgarité, qui ont servi de thème à ces élucubrations. Songez à la différence d'impression qui résulte de l'audition d'une tragédie racinienne et de celle d'un mélodrame. Autant l'émotion que procure la tragédie est noble, élevée, pure, tout en demeurant aussi poignante et beaucoup plus profonde, autant les sensations que nous valent les mélos sont triviales et d'ordre inférieur. Or, dans *Cavalleria rusticana*, l'impression ressentie est assez voisine de celle qui se dégage de la lutte de deux charretiers en fureur et qui cherchent à s'égorger. Je ne crois pas que ce soit là un exemple à proposer à notre jeune Ecole française. M. Gabriel Dupont agirait donc sagement, à mon avis, en ne se confinant pas dans de semblables domaines, en s'efforçant de mieux affirmer sa personnalité, en la dégageant de toute influence.



M. Simard
(Juan Cheppa).

Pour l'interprétation de sa première œuvre théâtrale, ce jeune compositeur a eu la chance d'obtenir le concours de la Bellincioni, artiste au jeu pathétique, sobre et profond. Elle a supérieurement mimé la scène où la cabrera, résolue à quitter son village, fait un paquet de ses hardes, réveille son enfant et l'exhorte affectueusement à dire un tendre et éternel adieu à ce coin de terre où elle a été si malheureuse. Ses attitudes indiquent une insurmontable lassitude, une effroyable détresse, une de ces douleurs muettes qui évoquent le regard du pauvre chien mourant en fixant ses yeux sur son maître comme pour en implorer une dernière caresse.

M. Clément a joué et chanté avec animation, mais ses gestes, sa façon de marcher, sont, hélas ! bien conventionnels.

L'orchestre et les chœurs se sont montrés dignes d'éloges et quand à la mise en scène, elle témoigne de ce goût artistique si délicat, si minutieux et si sûr, auquel nous a habitué M. Albert Carré.

Albert DAYROLLES.

Dessins de A. Loir.

# Représentations Italiennes au Théâtre-Sarah-Bernhardt

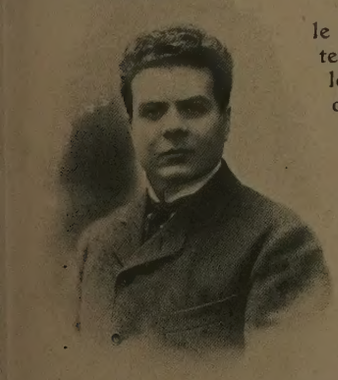
A la fois très utile et très intéressante est cette série de représentations italiennes, qui vient de se dérouler au Théâtre-Sarah-Bernhardt. Ce n'est en effet d'ordinaire que par fragments exécutés aux concerts, par bribes symphoniques, si j'ose dire, que nous sommes tenus au courant du mouvement musical de l'étranger. Des représentations théâtrales constituent une entreprise trop coûteuse pour que des impresarios, même hardis, s'y hasardent. Une des conditions essentielles, en pareil cas, pour réussir, est que l'interprétation soit irréprochable. Or, on sait assez de quel prix se font payer aujourd'hui chanteurs et cantatrices.

Cl. Varischi & Cie.

Mlle Adèle Stehle (Adrienne), dans *Adriana Lecouvreur*.

De plus, pour que cette interprétation soit fidèle, — j'entends par là, pour qu'elle puisse donner la sensation exacte et directe de l'œuvre, autrement dit, son maximum d'intensité, — il est bon qu'elle soit confiée à des artistes saisissant le sens, l'esprit de ces compositions, et les mieux qualifiés sont encore les nationaux. Dès lors, s'il faut transporter dans un pays une troupe de choristes, d'instrumentistes et d'artistes solistes, on se rend compte des frais considérables qu'occasione un semblable déplacement. Et pourtant, il est certain qu'une œuvre italienne a besoin, pour être pleinement goûtée, de cette interprétation chaleureuse, exubérante que possèdent seuls des artistes italiens. Chez nous, où la discrétion est une vertu de très bon ton, toute exagération scandalise, alors cependant que cette musique italienne exige ces outrances auxquelles n'osent pas se livrer nos artistes.

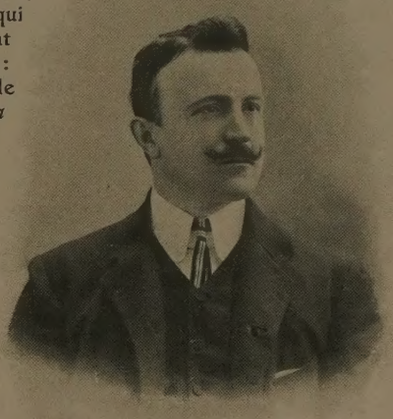
Cl. Varischi & Cie.



M. Mario Sammarco
(Michonnnet, dans *Adriana Lecouvreur*).

De telles difficultés, ont, comme je le disais, de quoi rebuter les plus déterminés des impresarios. Aussi, les dilettantes désireux de se rendre compte des qualités spéciales des œuvres artistiques étrangères, sont-ils réduits ou à les connaître imparfaitement par la simple lecture, ou à voyager pour les entendre..., ce qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. C'est pourquoi, une tentative comme celle de l'éditeur Sonzogno, mérite les plus chaleureux éloges et les plus vifs encouragements. Grâce à ce fastueux éditeur, nous nous trouvons à même d'apprécier les opéras italiens de la jeune école dans les meilleures conditions. Instrumentistes et choristes sont tous italiens, de même que les solistes, et, parmi ces chanteurs et ces cantatrices, il en est de fort remarquables. Examinons donc ce qu'offrent pour nous de particulier ces auditions ainsi présentées.

Cl. Adolfo Ermini.



M. Edoardo Garbin (Maurice de Saxe), dans *Adriana Lecouvreur*.

Au moment où j'écris, trois opéras — sur sept qui nous sont promis, — ont seuls été joués. Ce sont : l'*Adrienne Lecouvreur*, de Francesco Ciléa, *Siberia* d'Umberto Giordano, et l'*Ami Fritz* de Mascagni. Ces trois opéras témoignent de tempéraments divers quoiqu'avec des tendances communes. Ce qui est commun, c'est le mouvement, c'est le don de la vie scénique ; les Italiens ne laissent jamais languir une scène. Aussi n'éprouve-t-on jamais avec eux cette sensation de torpeur si fréquente chez certains de nos compositeurs actuels en proie à d'ambitieuses visées symboliques, dont le seul effet dans la plupart des cas, est d'alourdir l'action en la surchageant d'éléments parasites. Rien de tel avec ces imaginations italiennes si vives, si spontanées, si fougueuses ! Mais malheureusement cette qualité comporte avec elle, ainsi qu'il arrive si souvent, un défaut.

Ce défaut, c'est le manque de profondeur. En général, les compositeurs italiens s'attachent plus volontiers à l'extériorité de l'action qu'à son intimité. C'est le cas, ici, pour deux pièces sur trois, pour *Adrienne Lecouvreur*, et l'*Ami Fritz*. Le seul fait, au reste, d'avoir choisi *Adrienne Lecouvreur* comme

Cl. Rev. Théât.

Mme Pinto, dans *Siberia*
(Stephana).

M. Titta Ruffo, dans *Siberia*
(Gleby).

M. A. Bassi, dans *Siberia* (Wassili).

M. Titta Ruffo, dans *Siberia* (Gleby).

sujet d'opéra, atteste chez le compositeur un penchant évident à traiter les parties brillantes, pimpantes, frivoles et légères d'une pièce de théâtre.

Aussi M. Ciléa nous a-t-il offert une série de gracieux ensembles, où les parties concertent avec agrément. L'impression est celle d'un gentil babil, d'un amusant papillotage, avec quelques passages un peu plus accusés, comme les rencontres de Maurice de Saxe avec Adrienne, et la lutte de cette dernière avec la princesse de Bouillon. Mais la mort d'Adrienne, qui remplit le dernier acte, n'apparaît que comme un épisode qui clôt de façon mélodramatique une gracieuse comédie, au lieu d'être le dénouement nécessaire, inéluctable d'un véhément drame d'amour. Pour traiter avec ampleur et profondeur ce sujet, il eut fallu éliminer de l'action toute ces menues gentillesses épisodiques, auxquelles justement M. Ciléa, par penchant naturel, s'est attaché de préférence.

Mlle L. Simeoli, dans *Siberia* (La Fancialla).

M. A. Bassi.

Tout autre apparaît le tempérament dramatique de M. Umberto Giordano, le compositeur de *Siberia*. Il importe de faire tout d'abord cette réserve importante, que je ne connais la musique de M. Giordano que par cette seule *Siberia*, et que je ne raisonne que d'après les impressions éprouvées à l'audition de cette œuvre. Or, en écoutant *Siberia*, j'ai été frappé de trouver des dispositions naturelles toutes contraires à celles que je viens de signaler chez M. Ciléa. Ce qui paraît dominer en M. Giordano, c'est la tendance vers le pathétique. Il semble rechercher surtout l'émotion, l'accent dramatique. Ce sont d'ailleurs les situations de ce genre qui lui ont le mieux réussi. Les meilleures parties de son opéra sont les derniers actes, et en particulier le second.

Dans le premier acte même, consacré à l'exposition des faits, le compositeur glisse rapidement sur tout ce qui a trait aux détails épisodiques pour arriver rapidement aux conflits de sentiments. Du reste le sujet est de ceux qui prêtent aux manifestations passionnées. Il nous retrace l'aventure d'un jeune lieutenant déporté en Sibérie pour avoir tué par jalousie un officier supérieur. Celle qu'il aime va le rejoindre et veut subir avec lui sa captivité. Les deux derniers actes sont consacrés au spectacle des angoisses subies par ces compagnons d'infortune. On nous montre ces prisonniers en proie aux souffrances morales et physiques dans un paysage désolé. Nous assistons au triste défilé de ces pauvres hères.

Nous voyons au second acte une jeune fille et sa petite sœur, en vêtements sordides, qui attendent leur malheureux père en route pour un éternel exil. Lorsqu'ils l'aperçoivent, ils l'embrassent tendrement et fondent en sanglots. Puis, tandis que le rideau s'abaisse lentement sur les chants lointains de ce troupeau de loques humaines, les deux enfants, désormais seuls dans la vie, s'agenouillent au pied d'une croix recouverte de neige et presque tordue par ces vents glacials de Sibérie ; ils implorent dans leur détresse la miséricorde divine, n'espérant plus rien de la pitié humaine. Tout ce second acte forme un tableau des plus émouvants, grâce à la sincérité avec laquelle il est traité. M. Umberto Giordano a laissé s'épancher librement le flot d'idées mélodiques qui jaillissait de son âme et que lui dictait la situation. Il s'est contenté d'être humain, d'où son très légitime succès.

Au dernier acte le lieutenant et sa compagne, sur le point de s'évader, sont dénoncés. La jeune femme est arrêtée dans sa fuite par un coup de fusil. Ramenée mortellement blessée, elle expire dans les bras de son amant qui subira peut-être le même sort, car il sera probablement fusillé pour avoir tenté de s'échapper.

Chose curieuse : cet opéra qui vient de réussir très brillamment à Paris, a été froidement accueilli en Italie, comme on pourra s'en convaincre par le compte rendu de notre correspondant paru dans le troisième numéro de la *Revue Théâtrale*. Je me borne à constater cette bizarrerie sans pouvoir en démêler les raisons.

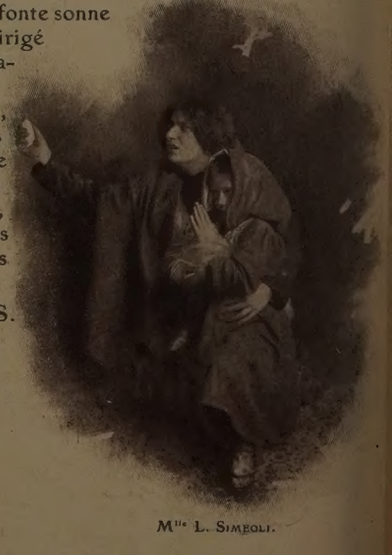
Les interprètes d'*Adrienne Lecouvreur* et de *Siberia*, sont pour la plupart très heureusement doués sous le rapport vocal. Je signalerai tout d'abord M. Sammarco qui personnifie Michonnet dans *Adrienne*, et le ténor Amedeo Bassi, le jeune lieutenant de *Siberia*.

M. Sammarco a une voix généreuse et d'un joli timbre. Il paraît en outre être doué d'un talent très souple. M. Bassi possède un organe riche en accents pénétrants et d'une sonorité à la fois ample et douce. M. Titta Ruffo, qui incarne le traître Gleby dans *Siberia*, est très bon chanteur et excellent comédien.

Parmi les femmes, nous mentionnerons Mme Stehle (Adrienne Lecouvreur) cantatrice experte, Mlle Fassini (la princesse de Bouillon) bonne voix et de précieuses qualités au point de vue de l'art spécial du théâtre. Mme Amelia Pinto a révélé dans l'héroïne de *Siberia* des dons de pathétique et une organisation apte aux grands mouvements dramatiques. Enfin nous ne saurions oublier l'excellent chef d'orchestre Campanini dont le prénom de Cleofonte sonne avec un bruit de triomphe et qui a dirigé *Adrienne* et *Siberia* avec une admirable conviction.

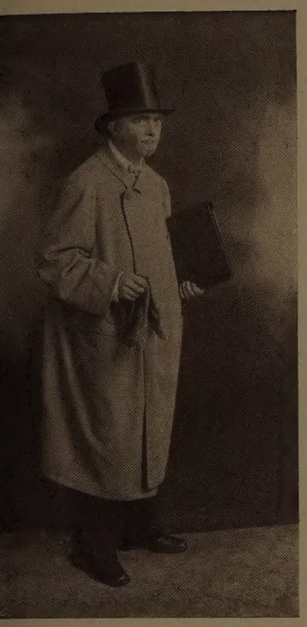
En ce qui concerne l'*Ami Fritz*, de Mascagni, nous nous bornerons à constater que c'est le plus faible de ces trois opéras. Du moins fut-il le début à Paris d'une jeune artiste, Mlle Berlendi, qui ne compte plus ses triomphes sur les grandes scènes lyriques de l'étranger.

Albert DAYROLLES.



Mlle L. Simeoli.

# L'*Age d'Or* aux Variétés.

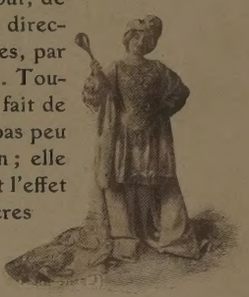


M. Albert Brasseur
(Follentin).

Mme Marie Magnier
(Mme Follentin).

M. Prince
(Gabriel en l'an 2000.)

L'*Age d'Or*, la charmante opérette de MM. Georges Feydeau, Maurice Desvallières et Louis Varney, qui obtint un légitime et très vif succès au théâtre des Variétés, n'est pas seulement une pièce très agréable, montée avec infiniment de goût, de richesse et de talent par M. Fernand Samuel, dont l'activité directoriale a contribué déjà souvent au triomphe d'œuvres nouvelles, par l'admirable mise en scène dont elles bénéficient à son théâtre. Toutefois, le sympathique directeur des Variétés n'a jamais rien fait de plus somptueux, de plus délicat, de plus raffiné, et ce n'est pas peu dire. La pièce elle-même est aussi charmante que la partition ; elle est vive, alerte, spirituelle, d'une fantaisie et d'une gaîté dont l'effet est vraiment irrésistible. Malgré certaines critiques trop sévères qu'on a formulées à ce sujet, la facture de l'*Age d'Or* est absolument impeccable. Elle nous semble d'arrangement ingénieux et de contexture solide. Étant donné le but initial que s'étaient proposé les deux auteurs, dramaturges éminents, je ne vois pas comment on aurait pu construire la pièce autrement. Il s'agit, en effet, de l'illustration scénique, du développement théâtral d'un rêve dont les phases successives embrassent à la fois le passé et l'avenir, ce qui rend encore plus difficile ce genre déjà assez périlleux, et dont la vénérable *Victorine*, ou *la Nuit porte conseil*, demeure le prototype et le parfait modèle. Une fois le genre admis — et pourquoi ne point l'admettre, le troublant mystère du rêve, phénomène que ni la philosophie, ni la science positive n'ont pu élucider jusqu'à présent, la faculté et le prodige de cette seconde vie ne font-ils point partie de notre destinée à tous ? — il nous semble impossible de dépenser plus d'esprit, de verve et de science théâtrale. D'autres visions peuvent hanter le sommeil de Follentin, protagoniste et héros de la pièce, d'autres siècles évanouis ressusciter, évoqués par la libre fantaisie des dramaturges, mais, encore une fois, le sujet lui-même ne saurait être mieux traité, avec plus de maîtrise et de savoir-faire.



Mlle Eymard
(un page).

Mlle Ginette
(Marthe Follentin).

Mais il y a dans l'*Age d'Or* autre chose encore qu'une opérette amusante, variée, de facture ingénieuse, d'inspiration facile et plaisante, de dialogue étincelant et de fantaisie spontanée dans son outrance satirique. On doit y admirer avec raison le développement logique, éloquent et persuasif d'une idée philosophique juste et profonde, de signification éternelle, d'universelle humanité, et dont le symbolisme se prête admirablement aux conditions essentielles de l'art dramatique. Voilà, ce me semble, un mérite assez rare dans les productions de la dramaturgie moderne, mais surtout dans le répertoire courant des théâtres de genre.

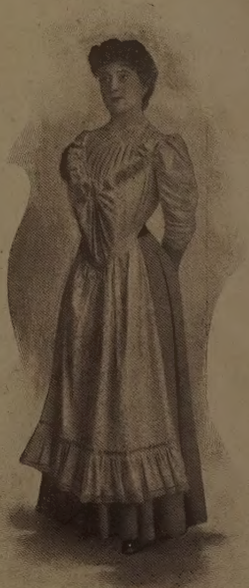
Il convient de le signaler avec sympathie, d'insister sur ce point, et loin d'en faire un grief aux auteurs, de les louer chaleureusement pour une tentative audacieuse couronnée par le succès, certes, mais qui présentait de multiples dangers. MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières les ont victorieusement surmontés, sans ombre de pédantisme, sans verser un seul instant dans la déclamation ou l'ennui, mais en mettant bien nettement en relief, d'un bout à l'autre de la pièce, l'idée générale qui l'inspire et la justifie, — et c'est peut-être cette qualité un peu inattendue qui a séduit tout particulièrement l'auteur de ces lignes, très modeste philosophe, mais philosophe sincère, et qui estime avec raison que le but suprême de l'Art, quelle que soit sa forme d'expression, con-

M. Simon
(Bienencour).

Mme Tariol-Baugé
(la Reine Margot).

Cl. Rev. Théât.

M. Dambrine
(Coconas).



Mlle Saulier
(Jeanne Bécu).

Mme Jane Evans
(Catherine de Médicis).

M. Carpentier
(Charles IX).

siste dans le développement d'une Idée éternelle, au sens platonicien du mot. Nul métaphysicien ne me contredira, j'en suis sûr, et la pièce nouvelle des Variétés, si elle fut attaquée dans quelques articles, nous apparaît conforme aux principes essentiels de toute esthétique rationnelle.

M. Prince
(Un Lieutenant sous Louis XV).

L'idée philosophique en question peut se résumer de la sorte : l'âge d'or, auquel aspire toute âme asservie, meurtrie ou indignée par le triste spectacle de la réalité, par les injustices, les laideurs, les sottises, les souffrances ou les crimes innombrables de l'heure présente, l'âge d'or ne se trouve ni dans le passé qu'idéalise en vain le plus dangereux des fétichismes réactionnaires, ni dans l'avenir mystérieux qu'embellit, sans nous convaincre, le plus naïf des optimismes révolutionnaires. C'est en nous-mêmes, dans les profondeurs de notre être intime, dans le silence de l'âme que résident le bonheur, la joie et la félicité, images vivantes de l'Absolu, symboles de l'époque idéale à laquelle nous rêvons tous ; c'est dans l'acceptation de nos destinées, dans le pieux et ardent désir de conformer nos vœux et nos aspirations aux lois immuables et aux forces fatales de la vie universelle, dans le mépris des choses extérieures, et l'accueil résigné que le sage oppose en souriant aux épreuves du sort et aux jeux de la fortune ; c'est dans ces nobles et pures vertus stoïciennes que rayonne déjà, pour celui qui parvient à les pratiquer parmi les orages du monde et les provocations du destin, l'aube éblouissante de l'âge d'or.

Mlle Croix Meyer
(Gillone).

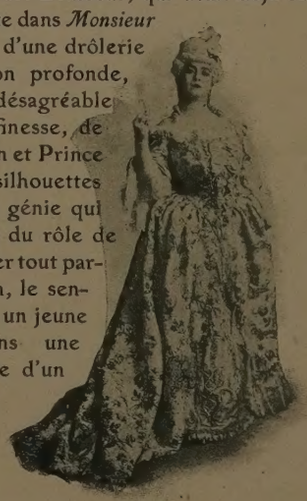
Mais quand donc M. Georges Feydeau, en modifiant le troisième acte qui appelle des réserves et des retouches, minimes d'ailleurs, quand le dramaturge de la *Dame de chez Maxim's*, vaudeville épique et d'une célébrité mondiale, fera-t-il reprendre enfin cette admirable farce, les *Fiancés de Loches*, son chef-d'œuvre peut-être, modèle de la comédie burlesque, jadis massacré à Cluny, et que personne ne connaît ?

J'ai déjà parlé, au début de cet article, de la mise en scène luxueuse et charmante. Elle fait honneur à M. Fernand Samuel, très admirable artiste, metteur en scène impeccable, qui est aussi un fin lettré, un directeur de théâtre épris avant tout de beauté esthétique, d'un idéal d'art dramatique voluptueux et aimable, qui fera revivre les beaux jours de l'opérette d'autrefois, celle des maîtres suprêmes, les Lecocq, les Hervé et les Offenbach, à la condition toutefois que des ouvrages tels que l'*Age d'Or* ne soient pas exceptionnels ni accidentels.

La musique de M. Varney, toujours en situation, est tout à fait réussie ; elle est mélodique, alerte, touchante et gaie tour à tour, très fine comme facture et pourtant sans prétentions aucunes. Elle contribue beaucoup au succès général.

La pièce est jouée, d'ailleurs, avec un rare et parfait ensemble. M. Albert Brasseur, qui est tout simplement, ne vous y trompez pas, un des premiers comédiens de notre époque, et dont l'autorité s'affirme avec éclat dans chaque création nouvelle; M. Brasseur, dont le talent souple, varié, infatigable nous réserve toujours quelque surprise et s'adapte aux emplois les plus différents ; Albert Brasseur, qui avait déjà obtenu cet hiver un légitime triomphe artistique dans *Monsieur de la Palisse*, apparaît cette fois-ci d'une drôlerie épique et d'une vérité d'observation profonde, sous les traits de l'infortuné et désagréable Follentin. Il y est merveilleux de finesse, de verve et de gaîté. MM. André Simon et Prince sont parfaits l'un et l'autre dans les silhouettes plus ingrates du bon et du mauvais génie qui président à l'évolution symbolique du rôle de Follentin. Mais il convient de signaler tout particulièrement le talent, la discrétion, le sentiment de mesure dont a fait preuve un jeune comédien, M. Carpentier, dans une caricature très habilement indiquée d'un Charles IX d'opérette.

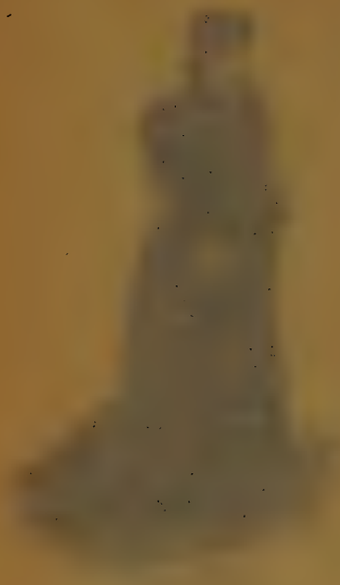
Mlle Marie Magnier
(Mme Follentin en l'an 2000).

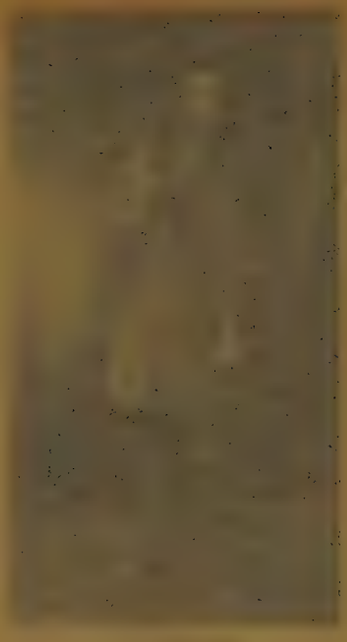


Mlle Fournier
(La Pompadour).

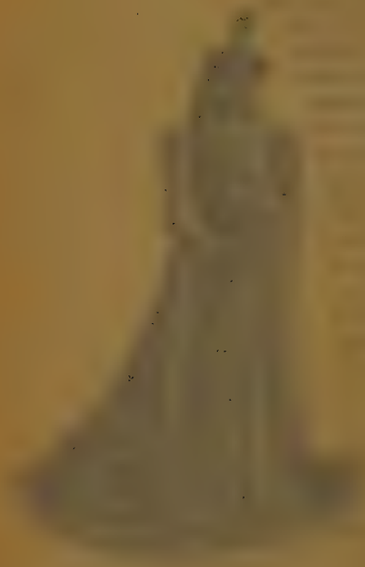
Mlle Saulier
(La Dubarry).

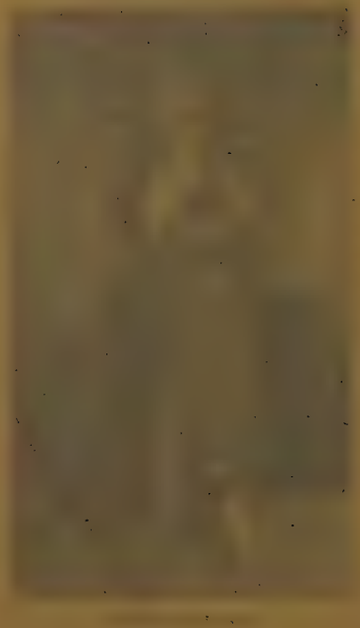
Cl. Rev. Théât.

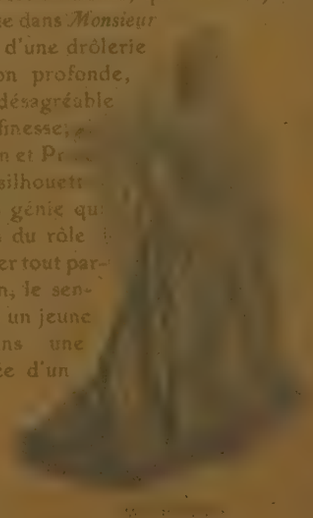




M. Prince
(Un Lieutenant sous Louis XV).







...pparent d'une idée [illegible] pari-
sien du mot. Nul métaphysicien ne me contredira, j'en suis sûr, et la pièce nouvelle des Variétés, si elle fut attaquée dans quelques articles, nous apparaît conforme aux principes essentiels de toute esthétique rationnelle.

L'idée philosophique en question peut se résumer de la sorte : l'âge d'or, auquel aspire toute âme asservie, meurtrie ou indignée par le triste spectacle de la réalité, par les injustices, les laideurs, les sottises, les souffrances ou les crimes innombrables de l'heure présente, l'âge d'or ne se trouve ni dans le passé qu'idéalise en vain le plus dangereux des fétichismes réactionnaires, ni dans l'avenir mystérieux qu'embellit, sans nous convaincre, le plus naïf des optimismes révolu-
: les profondeurs de notre être intime,
lent le bonheur, la joie et la félicité,
boles de l'époque idéale à laquelle nous
de nos destinées, dans le pieux et
et nos aspirations aux lois immuables
rselle, dans le mépris des choses
ne que le sage oppose en souriant aux
de la fortune ; c'est dans ces nobles et
rayonne déjà, pour celui qui parvient
du monde et les provocations du
e d'or.

...orges Feydeau, en modifiant le troisième acte qui appelle des réserves
...ailleurs, quand le dramaturge de la *Dame de chez Maxim's*, vaudeville épique
..., fera-t-il reprendre enfin cette admirable farce, les *Fiancés de Loches*, son chef-
... de la comédie burlesque, jadis massacré à Cluny, et que personne ne connaît ?
...t de cet article, de la mise en scène luxueuse et charmante. Elle fait honneur
..., très admirable artiste, metteur en scène impeccable, qui est aussi un fin lettré,
... épris avant tout de beauté esthétique, d'un idéal d'art dramatique voluptueux
...vivre les beaux jours de l'opérette d'autrefois, celle des maîtres suprêmes,
... les Offenbach, à la condition toutefois que des ouvrages tels que l'*Age d'Or*
...i accidentels.

...y, toujours en situation, est tout à fait réussie ; elle est mélodique, alerte, tou-
... fine comme facture et pourtant sans prétentions aucunes. Elle contribue beau-

... est jouée, d'ailleurs, avec un rare et parfait ensemble. M. Albert Brasseur,
... simplement, ne vous y trompez pas, un des premiers comédiens de notre
... et dont l'autorité s'affirme avec éclat dans chaque création nouvelle ; M. Brasseur,
... souple, varié, infatigable nous réserve toujours quelque surprise et s'adapte
... cis les plus différents ; Albert Brasseur, qui avait déjà obtenu cet
... ...time triomphe artistique dans *Monsieur*
... apparaît cette fois-ci d'une drôlerie
... une vérité d'observation profonde,
... de l'infortuné et désagréable
... tin. Il y est merveilleux de finesse,
verve et de gaîté. MM. André Simon et Pr...
sont parfaits l'un et l'autre dans les silhouett...
plus ingrates du bon et du mauvais génie qu...
... l'évolution symbolique du rôle
Colbertin. Mais il convient de signaler tout par-
...ulièrement le talent, la discrétion, le sen-
timent de mesure dont a fait preuve un jeune
... M. Carpentier, dans une
...ure très habilement indiquée d'un
... IX d'opérette.

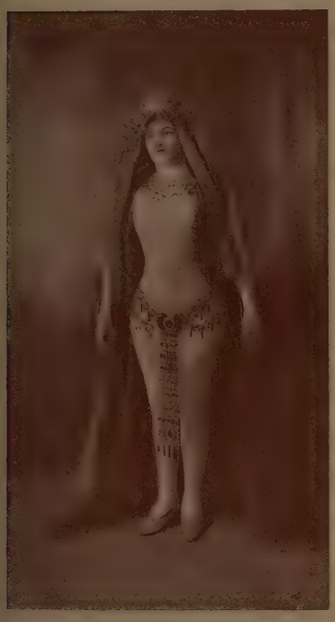
Mlle Pujol (Violon du roi).

Voilà, nous semble-t-il, un excellent début et un artiste de grand avenir.

Mme Tariol-Baugé, qui prodigua tout cet hiver, au cours d'une saison laborieuse, les ressources multiples de son grand talent de comédienne et de chanteuse, n'est-elle pas aujourd'hui une de nos rares étoiles d'opérette ? Mme Tariol-Baugé, Boulotte idéale et Dindonette exquise, a obtenu son succès habituel et a chanté avec sa maîtrise coutumière les morceaux que l'auteur de l'*Âge d'Or* lui avait confiés. Mais elle n'apparaît qu'au premier acte, malheureusement ! Et les nombreux admirateurs de Mlle Jeanne Saulier, dont la grâce, l'élégance, les rares qualités de finesse, d'esprit et de charme se sont affirmées dans des créations plus importantes, les admirateurs de Mlle Jeanne Saulier furent navrés de la voir et de l'entendre seulement au deuxième acte. Mais quelle apparition exquise que celle de Mlle Saulier, personnifiant la Dubarry, tout d'abord avec la timidité aimable des débuts, puis dans toute la splendeur de sa beauté et de son élégance. D'ailleurs, pour une artiste comme Mlle Saulier, comédienne d'un talent, supérieur, raffiné et subtil, ce fut un jeu, c'est le cas de le dire, d'interpréter dans la perfection un rôle comme celui-ci, car elle y est vraiment parfaite. On ne saurait être plus jolie comme femme, plus remarquable comme artiste. Et Mlle Lavallière, dont personne n'admire plus que moi la personnalité artistique infiniment intéressante et originale, Mlle Lavallière a trouvé moyen d'avoir du succès, elle aussi, dans un rôle épisodique. Est-il besoin de dire que Mme Marie Magnier joue à merveille le personnage beaucoup plus avantageux, d'ailleurs, et fort bien venu de Mme Follentin. Non, n'est-ce pas? Mme Magnier est une de nos meilleures comédiennes. Et Mlle Ginette, qui personnifie le plus gentiment du monde, avec tact et avec finesse, la fille de Follentin, a beaucoup plu. Dès à présent, Mlle Ginette est une artiste de talent, qui a fait des progrès très sérieux depuis un an, et dont les qualités d'intelligence et de diction sont appréciées par tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'opérette. Tous nos compliments à Mlle Marguerite Fournier, comédienne adroite et excellente chanteuse. Savez-vous bien que l'année passée, dans la *Chauve-Souris*, de Johann Strauss, Mlle Fournier a été très remarquable dans un rôle difficile, lui aussi, mais extrêmement brillant et agréable ? — le premier de la pièce, tout simplement...

M. Prince (Gabriel).

Mlle Ginette (Marthe).



Mlle Wanda (la Destinée).

Mlle Nita-Rolla (l'Orgie).

Mlle Wanda.

Mlle Nita-Rolla (Femme de l'an 2000).

Mlle Suzanne Ranville (Femme de l'an 2000).

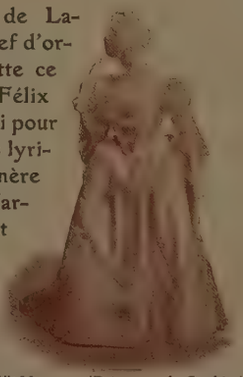
Comme toujours, au théâtre des Variétés, beaucoup de jolies femmes dans les petits rôles et même parmi la figuration. La place nous fait défaut pour présenter nos hommages, en les énumérant toutes, à ces charmantes « étoiles en herbe », selon une formule célèbre. Mais comment ne pas signaler la beauté de Mlle Wanda, qui représente la Destinée elle-même, et qui réconcilierait avec le Destin le pessimiste le plus aigri, le misanthrope le plus sévère ?

Mlle Wanda (le dieu du Vice).

Mlle Debrives (Chef de gare de l'an 2000).

L'orchestre est fort bon, et M. de Lagoanère, musicien de premier ordre, chef d'orchestre admirable, et qui est pour l'opérette ce qu'est Weingartner pour la symphonie, Félix Mottl pour le drame wagnérien, Mancinelli pour l'opéra italien, ou Luigini pour nos œuvres lyriques de l'école française, M. de Lagoanère dirige et conduit la jolie partition de Varney avec une maîtrise, une autorité et un sentiment de nuances dignes de tout éloge. En somme, un très grand et très légitime succès.

Stanislas RZEWUSKI.



Mlle Valfort (Princesse de Soubise).

Clichés Rev. Théât.

# AU THÉATRE ANTOINE

## *LA RACE. — MONSIEUR LAMBERT, MARCHAND DE TABLEAUX*

M. Duquesne (marquis de Thémiste).

M. Capellani (Philippe Gautier).

Mlle Van Doren
(Charlotte de Thémiste).

Mlle de Villers (Juliette de Thémiste).

Spectacle coupé chez Antoine. Les morceaux en seront bons. Celui qui s'intercalera dans le plus grand nombre de programmes est une comédie en deux actes, de M. Max Maurey dont j'augurerais encore davantage si l'auteur l'avait resserrée en un seul tableau. Quant au morceau de résistance, *La Race*, M. Jean Thorel, robuste ouvrier dramatique, homme de théâtre substantiel et méthodique à qui nous devions déjà tant d'excellentes adaptations du répertoire étranger, y a très curieusement, très vigoureusement aussi appliqué les procédés réalistes à un sujet romanesque qui rappelle tour à tour George Sand, Octave Feuillet et François de Curel.

Au fond d'un vieux manoir breton vit le vieux marquis Bernard de Thémiste. C'est un chef de famille, ou plutôt un chef de clan dans toute la force du terme. Il a recueilli son frère, un officier de fortune, et le retient sous sa dépendance en lui servant une pension qui complète sa maigre retraite. Il s'est institué tuteur de sa nièce Marguerite, qu'a délaissée un mari joueur et débauché, et lui interdit de recourir au divorce qui lui permettrait peut-être de connaître enfin le bonheur dans un nouveau mariage. Enfin, veuf d'une femme qui lui a laissé sur les bras deux filles, l'une adultérine, Charlotte, dont il connaît trop bien la filiation, mais qu'il a gardée près de lui par crainte du scandale, l'autre, Juliette, légitime celle-là, il a reporté sur cette dernière toute sa tendresse et tout l'espoir de sa race. Il va la marier au lieutenant Hély d'Ulbert, noble mais sans titre. Déjà il escompte un petit-fils qui sera plus tard marquis d'Ulbert de Thémiste et perpétuera la race.

L'exécution de ce plan s'accomplirait sans encombre si Charlotte ne se trouvait un peu trop sacrifiée. Elle a beau être l'aînée, M. de Thémiste se refuse à la marier. A vrai dire, les confidences du notaire de la famille lui ont appris pourquoi, et elle se sait une intruse au château, mais elle en a pris son parti ; elle entend garder les prérogatives de sa naissance et en même temps vivre sa vie, goûter la plénitude de son « moi », comme disent les héroïnes d'Ibsen, en dépit du vieux marquis.

Justement, M. de Thémiste vient d'engager, pour faire des recherches dans les archives du pays en vue d'un procès terrien, un jeune secrétaire, Philippe Gautier. Ce Philippe est un produit très curieux de la civilisation contemporaine et de la périphérie parisienne. Fils naturel d'une couturière, il a fait de sérieuses études grâce aux facilités matérielles que la société démocratique offre aux travailleurs ; il est diplômé de l'Ecole des Chartes, mais ne garde aucune reconnaissance à l'organisation sociale qui lui a permis cet avancement. C'est un chartiste-anarchiste dont les boutades révolutionnaires flattent le réactionnarisme enragé du marquis. Il a séduit tout de suite M. de Thémiste. Il séduira autrement et aussi vite Charlotte. La voilà enceinte ; et, assez honnêtement, il lui propose de l'épouser après les classiques sommations respectueuses, mais son orgueil de fille noble (la filiation adultérine ne l'empêche pas d'avoir du sang bleu dans les veines) se révolte à l'idée d'épouser un aventurier qui en veut peut-être à sa dot et brutalement elle repousse Philippe.

Le chartiste-anarchiste se garde bien d'insister, ayant un goût médiocre pour le servage matrimonial ; il vogue vers l'Alaska avec une troupe de pionniers, et au troisième acte nous apprenons que l'enfant dont Charlotte a clandestinement accouché n'a plus de papa. Mais il va avoir un grand-père autrement sérieux. En effet, Juliette, mariée au lieutenant Hély, a été victime d'un accident qui lui enlève tout espoir de grossesse, et le marquis est encore trop heureux d'installer au château, de traiter en présomptif, en dauphin, le bâtard qui sera l'héritier du nom — et du sol. — M. Duquesne prête au personnage terriblement dangereux de Thémiste (le vieux marquis ne dérage pas pendant deux heures de spectacle) sa forte carrure et sa belle allure dramatique. M. Capellani est un Philippe Gautier adroit et bien disant et Mme Van Doren (Charlotte) a toute la tension du rôle qui rappelle, comme ligne et attitude, celui de la fille d'Isidore Lechat dans la pièce de Mirbeau. Mosnier, Vargas, Degeorge détaillent adroitement des répliques d'importance secondaire.

*M. Lambert, Marchand de Tableaux*, est la traditionnelle pièce farce qui doit envoyer les habitués du Théâtre-Antoine se coucher sur — ou avec, car la métaphore est peu cohérente — une impression gaie. Tout à fait bien venue, cette historiette authentique (déjà traitée aux Capucines, mais à la manière noire) d'un placier en diamants et tableaux à qui une aventurière escroque un diadème en s'esquivant avec la parure pendant que le pauvre diable est ligotté et douché chez un aliéniste à qui elle l'a présenté comme un de ses frères atteint d'une maladie mentale. L'erreur est enfin reconnue et tout s'arrange comme dans une pièce d'Alfred Capus, car la voleuse est volée, la femme du placier ayant fait remplacer les diamants par des pierres fausses. On a beaucoup ri et chaleureusement applaudi M. André Antoine, un aliéniste maniaque du plus amusant réalisme, Mme Jeanne Lion, une « placière » de relief très personnel, Mme Grumbach, en comtesse de maison centrale, Desfontaines en prince russe et Léon Bernard en idiot très lucide.

Camille LE SENNE.

M. Signoret (Lambert),
dans *M. Lambert, Marchand de Tableaux.*

Clichés Rev. Théât.

# A propos du "Maître de Forges"

M. Damala, créateur du rôle de Philippe Derblay.

Malgré l'acharnement de la critique, malgré l'hostilité avérée des nouvelles écoles, la célèbre pièce de M. Georges Ohnet se tient encore parfaitement debout, intéresse, attache, émeut toujours le spectateur sans prévention, et produit même son effet sur certains de ses pires détracteurs.

Quels que soient ses défauts, il faut bien qu'elle ait un mérite spécial, une valeur certaine, pour réaliser de tels résultats, dans des conditions aussi défavorables. Un ouvrage ne reste pas vingt-deux ans vivant au théâtre, — et ce n'est pas fini ! — s'il ne possède aucune qualité. Notez que le *Maître de Forges* est peut-être joué plus souvent à l'Étranger qu'en France, ce qui est significatif. D'où lui vient donc cette force de résistance, cette vitalité qui s'impose partout ?

Quand M. Georges Ohnet la produisit, il avait déjà fait représenter différentes œuvres : *Régina Sarpi*, un drame en cinq actes, en société avec M. Louis Denayrouse (Théâtre Lyrique, 4 décembre 1875); *Marthe*, quatre actes (Gymnase, 11 août 1877); *Serge Panine*, cinq actes (Gymnase, 5 juin 1882); *Le Révérend*, opéra-comique en un acte, musique de M. Taudou (Perpignan, 31 mars 1883). Comme on le voit, le bagage était important déjà, qui précédait le *Maître de Forges*, donné au Gymnase le 15 décembre 1883, sous la direction de Victor Koning.

Avant son apparition à la scène, le *Maître de Forges* avait eu une existence mouvementée. Il était antérieur à *Serge Panine*. Refusé d'abord par Montigny, il avait été refusé également au Vaudeville par Raymond Deslandes, qui n'aimait que les pièces « genre George Sand », et jouait les autres à son corps défendant, au petit bonheur, au hasard de la fourchette. Je crois bien — sans l'affirmer toutefois — que M. Georges Ohnet avait tenté de caser « son ours » à l'Odéon et à la Comédie-Française, qui l'avaient énergiquement repoussé, cela va de soi. Toujours est-il que le malheureux auteur, pressentant la destinée, eut l'idée de transformer sa pièce en un roman qui obtint un vrai succès de vogue lorsqu'il parut dans un grand journal parisien. Naturellement, cela impressionna fort les directeurs, et Koning, qui avait succédé à Montigny, demanda un jour à M. Georges Ohnet s'il ne songeait pas à tirer une pièce de ce roman sensationnel. — « Pas besoin que j'y songe, répondit l'auteur, la pièce est faite depuis longtemps. » — « Je la prends, » s'écria Koning. Et six mois plus tard, le *Maître de Forges* triomphait sous sa première forme.

On a dit que des professionnels, voire un maître illustre du théâtre, avaient prédit un échec au *Maître de Forges*. C'est qu'ils n'avaient pas vu combien, sous sa forme peu lyrique, l'œuvre apportait de nouveauté originale à l'art dramatique. Oui, nouveauté originale, car ce *Maître de Forges*, c'est la première « tranche de vie » qu'on ait vue réussir à la scène, et c'est même évidemment la raison pour laquelle on douta de son heureuse destinée.

A l'époque où il parut, la formule théâtrale du second Empire, la formule des Augier, des Dumas fils, des Sardou, des Barrière, des Feuillet, avait conservé toute son importance. Il fallait qu'une pièce comportât toute une suite d'événements, de situations, de péripéties, pour arriver au dénouement en passant par l'inévitable revirement, dont Sarcey avait même fixé la place. Il fallait surtout écrire « la scène à faire », selon l'expression du maître Sardou, propagée par le célèbre critique. Sans la « scène à faire », pas de bonne pièce, pas de réussite possible. Et cette « scène à faire » devait invariablement se trouver à la fin du deux pour les pièces en trois actes, du trois pour celles en quatre actes, du quatre pour celles en cinq actes. C'était établi, ordonné, c'était définitif !...

Mme Grivot (la Marquise de Beaulieu). Ier Acte.

Vint le *Maître de Forges*. O stupeur ! La pièce n'avait, tout le long de ses cinq actes, qu'une unique situation. Deux actes étaient employés à l'amener, cette situation, qui s'établissait à la fin du deuxième acte. Après quoi tout ce qui se passait dans l'ouvrage ne servait plus qu'à la prolonger, en lui donnant plus de force et de consistance. Si bien que le *Maître de Forges* pouvait se résumer ainsi :

Délaissée par son aristocratique fiancé, une jeune fille de noble maison accorde dédaigneusement sa main à un simple maître de forges qui l'adore. Mais comme elle ignore que son premier prétendant n'a plus voulu d'elle parce qu'elle est ruinée, elle estime que son mari est largement payé par la dot qu'elle croit posséder encore, et le soir du mariage, elle refuse à l'époux frémissant l'entrée de sa chambre à coucher. Alors, le dédaigné, au lieu de désabuser l'orgueilleuse, se redresse fièrement et lui dit qu'il accepte la situation, qu'il l'accepte pleinement, entièrement, et que désormais, quoi qu'il arrive, quels que soient les sentiments nouveaux qui puissent naître en elle, c'est lui qui se charge de la tenir à distance, de conserver entre eux la barrière qu'elle a établie. Et quand il est seul, après une courte réflexion, il prononce, en tendant le doigt vers la pièce où son ennemie s'est retirée : — « Ah ! créature hautaine, je t'adore, mais je te dompterai ! » — Et voilà la seule situation sur laquelle roulent le troisième acte, le quatrième et le cinquième : — Philippe Derblay entrera-t-il ou non chez sa femme ?

Qu'il y a loin de là, n'est-il pas vrai, aux sujets si compliqués que l'on combinait alors ! Surtout lorsqu'on songe que cette situation n'est impressionnée que par des événements d'une importance relative, comparativement à ce qu'elle a de pénible et de tendu. Mais ces événements suffisent à amener peu à peu la révoltée à reconnaître les qualités de celui qu'elle repousse, à s'en éprendre insensiblement, si bien que, lorsqu'elle le voit prêt à se battre... et pour elle !... (elle le sent bien quoiqu'il lui ait répondu qu'il le fera pour dégager son honneur),

Mme Jane Hading, créatrice du rôle de Claire de Beaulieu.

Clichés Chalot.

Scène du IIe Acte du *Maître de Forges*.
M. Damala (Philippe Derblay). — Mme Jane Hading (Claire de Beaulieu).

Scène du IIe Acte du *Maître de Forges*.
*C'est que vous en aimez un autre...*
Mme Jane Hading (Claire de Beaulieu). — M. Damala (Philippe Derblay).

Scène du dernier Acte du *Maître de Forges*.
M. Damala (Philippe Derblay). — Mme Jane Hading (Claire de Beaulieu).

oh ! alors, elle n'y résiste plus, son cœur se brise, elle court sur le lieu du combat, se jette entre les adversaires, et tombe frappée — légèrement, n'ayez crainte ! — par la balle qui allait atteindre son mari, son mari qu'elle aime, son mari qu'elle adore, son mari qu'elle veut à elle, bien à elle, rien qu'à elle !...

Oui, le *Maître de Forges* apporta une nouvelle forme à l'art dramatique, une forme simple, facile, naturelle, où tout le monde s'est engagé inconsciemment, à laquelle nos auteurs actuels les plus réputés, les plus heureux, les plus réfléchis, obéissent presque toujours, peut-être sans trop s'en apercevoir. Si bien que ce *Maître de Forges* tant conspué par les modernes est au fond leur inspirateur et leur guide. Sans compter que bien peu d'entre eux ont jamais travaillé sur une situation aussi naturelle, aussi émouvante que celle sur laquelle il repose...

Une distribution de tout premier ordre contribua puissamment, dès le début, à faire triompher le *Maître de Forges*. La voici complète, telle que nous la conservent les ouvrages du temps : *Annales* de MM. Noël et Stoulig, *Almanach des spectacles* de M. Soubies : Saint-Germain, Moulinet ; Jacques Damala, Philippe Derblay ; Landrol, Bachelin ; Barbe, de Bligny ; Lagrange, De Préfond ; Jourdan, Octave ; Seiglet, le général ; Martin, Gobert ; Libert, le docteur ; Cressonnois, le préfet ; Gœury, de Pontac ; Mmes Jane Hading, Claire de Beaulieu ; Lina Munte, Athénaïs ; Grivot, la marquise ; Devoyod, la baronne ; Darlaud, Suzanne ; Gennetier, Brigitte.

Joué le 15 décembre 1883, le *Maître de Forges* alla d'abord, sans la moindre interruption, jusqu'à sa deux cent soixante-et-onzième représentation, inclusivement. En 1885, on le donna quarante-cinq fois ; en 1886, dix fois ; en 1887, huit fois. Soit, en tout, trois cent trente-quatre représentations pour la première période de sa carrière.

De 1887 à 1892, Koning le laissa reposer. Puis, le 26 février 1892, il en faisait une reprise avec cette nouvelle distribution : MM. Raphaël Duflos, Philippe Derblay ; Noblet, Moulinet ; Montigny, de Bligny ; Léon Noël, Bachelin ; Burguet, Octave ; Paul Plan, de Préfond ; Mmes Raphaële Sisos, Claire de Beaulieu ; Pasca, la marquise ; Darlaud, Athénaïs ; Demarsy, la baronne.

Le *Maître de Forges* eut alors cinquante représentations.

Puis, le 10 décembre 1901, l'ouvrage de M. Georges Ohnet apparut sur l'affiche de la Porte-Saint-Martin. Il était ainsi distribué : MM. Duquesne, Philippe Derblay ; Jean Coquelin, Moulinet ; Castillan, duc de Bligny ; Gravier, Bachelin ; Mondos, de Préfond ; Péricaud, Gobert ; Albert, Octave ; Garay, le préfet ; Mmes Jane Hading, Claire de Beaulieu ; Magnier, la marquise ; Darty, Athénaïs ; Bouchetal, Brigitte ; Gondy, la baronne ; Spindler, Suzanne. L'ouvrage réalisa cette fois quarante-quatre représentations. Cela fait quatre cent vingt-huit représentations avant la reprise actuelle de la Gaîté...

Cette reprise vient d'avoir lieu avec la distribution suivante : MM. Coquelin aîné, Moulinet ; Desjardins, Philippe Derblay ; Volny, de Bligny ; Laroche, Bachelin ; Rozenberg, de Préfond ; Octave, M. d'Anchy ; Mmes Jane Hading, Claire de Beaulieu ; Gilda Darty, Athénaïs ; Pauline Patry, la marquise ; Kerwich, la baronne ; Mylo d'Arcyle, Suzanne.

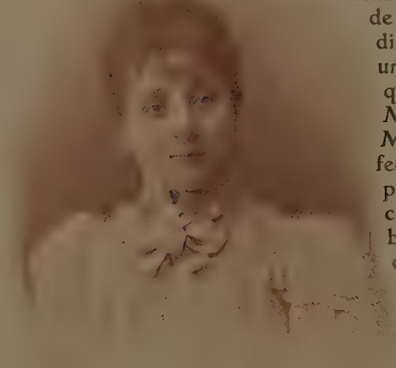
C'est assurément là une interprétation irréprochable. Mme Jane Hading est toujours aussi belle qu'autrefois dans ce personnage de Claire de Beaulieu qu'elle a marqué de sa griffe aristocratique. Qu'elle a de charme ineffable quand elle abaisse sur ses yeux en amande les franges de ses longs cils ! Qu'elle a de souplesse féline en sa démarche onduleuse, et quelle voix suave, délicieuse !... Claire de Beaulieu, mais c'est elle, elle seule, c'est *son* rôle, c'est *son* personnage.

M. Coquelin aîné a mis toute sa bonhommie joviale dans le père Moulinet ; M. Laroche toute sa rondeur dans le notaire Bachelin. Et M. Desjardins, fruste, sévère, est à la fois sobre et sombre dans Philippe Derblay, car, bien qu'il se marie, le maître de forges n'est pas à la noce ! Pour M. Volny, il est charmant de grâce et de distinction dans le duc de Bligny, auquel il imprime dans les derniers actes une grâce mélancolique qui marque d'une façon toute discrète le repentir qu'il a de sa rosserie passée ! C'est une nuance d'une exquise délicatesse. Et M. Rozenberg est un Préfond des plus aimables, à côté de qui je tiens à citer M. d'Auchy, gentil amoureux plein d'attraits et de légèreté, et habillé en perfection. Athénaïs, c'est Mlle Gilda Darty, de beauté triomphante, mais, dame, pas très satanique pour son rôle. Mais comme elle a le sourire !... Mais comme aussi la poudre sied à Mme Patry, et que Mme Kerwich est une pimpante baronne, et Mlle Mylo d'Arcyle, une Suzanne à croquer !... Avec une telle distribution, le *Maître de Forges* n'a qu'à battre le fer pendant qu'il est chaud !

Théodore MASSIAC.

Saint-Germain (Moulinet).

M. Jourdan (Octave).



Cl. Chalot.

Mlle Darlaud (Suzanne).

## L'ODÉON VOYAGE

Comme il y a quatre ans, le second Théâtre-Français se dispose à entreprendre, cet été, une tournée dramatique à travers les départements.
LES JOURNAUX.

*Un bruit assez étrange arrive jusqu'à nous :*

*On dit que l'Odéon, jadis pensif et doux*
*(Qui volontiers dormait entre ses colonnades,*
*Dès juin, le mois propice aux fraîches citronnades,*
*Plutôt qu'aux « fours » chauffés entre quatre vieux murs),*
*L'Odéon, tout à coup, dégourdit ses fémurs,*
*Et, pour ragaillardir ses muscles en souffrance,*
*Va faire carrément son petit tour de France.*

*Que les temps sont changés ! Alors que de ce tour,*
*Les « Courriers théâtraux » annoncent l'heureux jour,*
*Je pense à l'Odéon ancien dont l'ankylose*
*N'avait d'égale hélas ! que la tuberculose ;*
*A ce pauvre anémique et phtisique Odéon,*
*Enigmatique ainsi qu'un chevalier d'Eon*
*Dont on ne savait rien, ni l'âge, ni le sexe,*
*Théâtre-cave autant que théâtre qu'on vexe ;*
*A l'Odéon, « blagué » par Banville et Gautier,*
*Qui n'amenait pas même un chat au gargotier ;*
*Où la foule jamais ne fut aussi nombreuse,*
*Qu'au prétendu désert de l'ex-Grande-Chartreuse !...*

*Crocodiles, vos pleurs deviennent superflus :*
*S'il exista vraiment, cet Odéon n'est plus ;*
*Aux guichets le public, le soir se précipite,*
*Pactole aux flots d'argent roulant mainte pépite ;*
*Le caissier jusqu'à l'os se frotte les deux mains.*
*Depuis le Chemineau qui montra les chemins*
*Jusqu'aux Ventres dorés que Fabre idéalise*
*Presque le maximum sans cesse on réalise !*
*De partout, spectateurs accourent à gogo :*
*Monsieur le Directeur voit grossir son magot,*
*Il encaisse, il encaisse, encaisse à perdre haleine,*
*Gonflant de maints écus tous ses vieux bas de laine,*
*Remplissant de gros sous sa lire-lire, encor*
*Qu'il vienne, assure-t-on, de repeindre un décor*
*Et d'acheter, aussi fastueux qu'un Cacique,*
*Trois peplums quasi-neufs pour jouer le classique.*
*C'est un conte de fée, un bel enchantement,*
*C'est une renaissance, à vue un changement,*
*Un foyer « braiseux » fondant le bloc de glace !...*
*Or voici que, de plus, l'Odéon se déplace,*
*Et pour vaincre partout, comme Napoléon !...*
*Non seulement le monde accourt à l'Odéon,*
*Mais, marchant sur la blague et sur l'envie immonde,*
*L'Odéon maintenant s'en va courir le monde.*

*Naguère, pour voler de succès en succès,*
*Il partit, le second des théâtres français,*
*Et, du Centre au Midi, sans craindre aucune tape,*
*Pour commencer s'offrit une jolie étape.*
*Par permission du surintendant Roujon,*
*Il alla, tout d'abord, triompher à Dijon,*
*Mais, malgré le piquant de l'illustre moutarde,*
*Pas le moindre danger qu'en sa route il s'attarde...*
*Vite, avec le rapide, il fila sur Mâcon ;*
*Le temps d'emplir la caisse et vider un flacon,*
*Il arrive à Lyon, saucissonnante ville*
*Où Guignol le reçoit d'une façon civile.*
*C'est à Grenoble, alors, centre fort élégant,*
*Que la troupe d'élite alla jeter le gant*
*(Grenoble peut fournir au moins l'équivalence)*
*Après quoi, comme un dard, on pénètre à Valence*
*Et l'on danse un rondeau sur le pont d'Avignon...*
*Par les Bouches-du-Rhône appelé : « Mon mignon »,*
*L'Odéon risque enfin son entrée à Marseille,*
*Qui la lui fait à l'huile et non pas à l'oseille ;*
*Et l'Odéon, dans son succès se dépassant,*
*Gagne tout ce qu'il veut, et même de l'assent !*
*Puis, demandez-lui donc s'il est satisfait d'Arles*
*Et Monsieur Ginisty vous répondra : « Tu parles !... »*
*C'est un pays charmant aussi que Montpellier,*
*Qui prise l'Odéon et veut se le payer ;*
*Au seul bruit de ton nom, Odéon, tu ranimes*
*Les échos endormis des arènes, à Nimes,*
*Et jusqu'à l'auverpin Clermont, qu'on dit Ferrand,*
*A tes divers talents n'est pas indifférent...*
*Vichy sera pour toi la prise des pastilles ;*
*Gare à Moulins, pour les bonnets des belles filles !*
*Finalement je gage et tiens tous les paris*
*Que par l'Arc de Triomphe il rentre dans Paris :*
*O Gautier, qui l'eût cru ? Qui l'eût dit, ô Banville ?*
*L'Odéon-Benoîton, l'Odéon va-t-en ville !*

*Cet Odéon, jadis, à peine entr'aperçu,*
*Est partout demandé, partout très bien reçu ;*
*En tous lieux le succès l'accueille et l'accompagne ;*
*L'Odéon va-t-en ville et même à la campagne ;*
*Campagne que César en Gaule ne fit pas,*
*Campagne sans échec, anicroche ou faux-pas,*
*Campagne glorieuse, en tous points réussie,*
*Finissant beaucoup mieux que celle de Russie :*
*Le Capitole, sans tarpéïen casse-cou...*

*Qu'en pensent les Messieurs du décret de Moscou ?*

*Henri* SECOND.

Cl. Varischi Artico et Cie, à Milan.

Maëstro Cilèa.

# REVUE DES CRITIQUES

Cette fois-ci, c'est la musique qui l'emporte. Elle prédomine, c'est assez son habitude, quand on la laisse faire. Elle a une fâcheuse tendance à l'envahissement. Aussi les critiques musicaux d'ordinaire assez peu sollicités, se déclarent-ils surmenés. Ils ont à rendre compte de la série des représentations italiennes au Théâtre-Sarah-Bernhardt et de l'apparition de la *Cabrera* à l'Opéra-Comique avec la Bellincioni dans le principal rôle. C'est la semaine italienne, c'est la semaine de Sonzogno. Tous les musiciens rêvent d'être édités par maître Sonzogno, dit le Magnifique, qui ne se contente pas de publier les partitions mais se donne encore le luxe de les faire interpréter par d'excellents artistes et de les répandre, d'en propager le goût partout où on est à même de les apprécier. Je vous laisse à penser si la presse musicale, qui comprend pas mal de compositeurs, chante les louanges du généreux, du somptueux éditeur !

Vu le peu de place qui m'est concédé, je ne puis donner des extraits de tous les articles. Je me borne à constater l'accueil très chaleureux fait par tous les critiques à la *Siberia*, d'Umberto Giordano, tandis que le pauvre *Amico Fritz*, de Mascagni, écope dans les grands prix. Deux échantillons seulement du ton employé à l'égard de ce pauvre *Amico*. D'abord M. Nozière qui commence ainsi : « On affirmait dans les couloirs qu'en jouant l'*Ami Fritz*, de M. Mascagni, on avait voulu nuire à la gloire de l'homme qui écrivit *Cavalleria Rusticana* ». Pour les détails, nous nous adresserons à M. Alfred Bruneau qui énumère avec verve les causes de sa déception. Le passage vaut d'être cité pour son caractère pittoresque :

*A aucune minute, cette musique n'exprime avec quelque exactitude les sentiments du livret. Pour souligner l'entrée d'une dizaine de gamins apportant un bouquet de fête au bon Kobus, l'auteur déchaîne les assourdissantes pyrotechnies d'une fanfare militaire. Couplets, duos, morceaux d'ensemble et chœurs ont une emphase, une vulgarité inimaginables. De gauches harmonies, de maladroites modulations les enlaidissent fâcheusement, tandis que, dans un fracas de tonnerre, hurlent des trombones en démence et d'hydrophobes cornets à pistons. Nulle couleur locale. Les thèmes populaires les plus authentiquement alsaciens se changent sous la plume de M. Mascagni en autant de motifs des plus incontestablement napolitains. Et quand cette outrance sonore s'apaise, pour notre repos et pour notre espoir, il ne reste rien qu'un petit ruisseau mélodique, coulant pauvrement entre deux rives dévastées par l'implacable mitraille des cuivres.*

Enfin, M. Gabriel Fauré, d'ordinaire si plein de mansuétude, écrit : « Il ne se produit rien dans ces trois actes de l'*Ami Fritz* qui nous apporte une surprise, rien qui s'enveloppe d'une façon séduisante, rien non plus dans l'orchestre, qui soit exprimé par de belles ou curieuses sonorités. »

Voilà une pièce bien accommodée ! Povero *Amico Fritz !* povero !...

Pour la *Cabrera*, je me contenterai de citer les lignes suivantes d'Henri Gauthier-Villars, qui résument l'impression générale. Voici les épithètes dont se sert le spirituel critique de l'*Echo de Paris* pour qualifier la musique de M. Gabriel Dupont : « Facile, factice, aimable, convenablement sentimentale et passionnée selon la formule. L'influence de M. Massenet s'affirme écrasante ; d'autres musiciens pourront se reconnaître également dans la *Cabrera*. »

La reprise du *Maître de Forges* à la Gaîté obtient une « bonne presse ». M. Louis Artus, le triomphateur du *Cœur de Moineau* à l'Athénée, écrit les lignes suivantes dans son feuilleton de la *Presse :*

*La comédie bourgeoise, un moment discréditée, triomphe aujourd'hui un peu partout ; pourquoi pas sous la signature de M. Georges Ohnet qui est un dramaturge solide et le père du genre ?*

Quant à l'*Age d'Or*, joué aux Variétés, M. Emmanuel Arène nous en indique spirituellement le caractère protéiforme dans ce passage qui forme le début de son article :

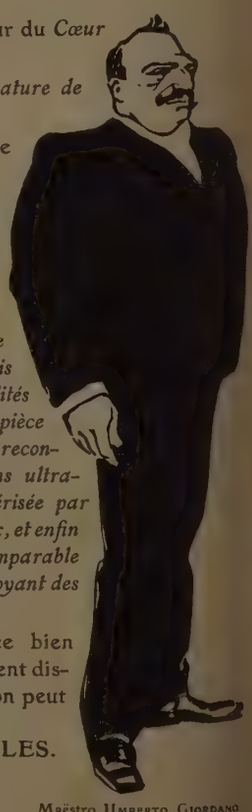
*Comment l'*Age d'Or *— ce rêve ! — a-t-il été conçu ? J'imagine que M. Fernand Samuel, voulant terminer brillamment une saison des mieux remplies, aura demandé à MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières une pièce qui fût comme un résumé de tous les genres successivement applaudis sur l'heureuse scène des Variétés. Les deux spirituels auteurs, qui ont toutes les cordes à leur arc, ont largement accédé à ce désir. Et nous avons eu à la fois, hier soir, une opérette, ainsi qu'en témoigne la musique alerte, légère, aimable et distinguée de M. Louis Varney ; une comédie, à en juger par les qualités d'observation et les traits charmants dont la pièce est parsemée ; un vaudeville, facilement reconnaissable aux milles folies et aux situations ultra-bouffonnes du spectacle ; une revue, caractérisée par la succession rapide et pittoresque des tableaux, et enfin une féerie, s'affirmant d'acte en acte par l'incomparable richesse de la mise en scène et le luxe flamboyant des costumes et des décors.*

Et voilà comment, avec une sauce bien apprêtée, des ingrédients divers adroitement distribués et un assaisonnement ingénieux on peut faire un bon plat.

Albert DAYROLLES.

Cl. Mathieu-Deroche.

M. Gabriel Dupont, au Vésinet.



Maëstro Umberto Giordano
(Caricature de Enrico Sacchetti).

# Le Théâtre dans le Monde

Il était une fois, comme dans les contes de fées, une belle et noble dame à laquelle deux seigneurs faisaient la cour. L'un était vieux, goutteux, laid, triste, malade ; l'autre était jeune, beau, brillant de santé, pétulant et amoureux !

Il était entendu entre eux trois, depuis bien des ans, que le vieillard serait admis à présenter ses hommages à la bien-aimée avant son rival, mais qu'il lui céderait la place dès que sa venue serait annoncée...

et voilà que cette année, le Chevalier Printemps a dû attendre longtemps, malgré ses impatiences, que le Vieux Hiver lassé, fatigué, déposât le baiser d'adieu sur les fins doigts de dame Nature ! Avril et Mai, les messagers de l'amoureux, ont enfin offert à la Belle le muguet porte-bonheur, elle a souri, et voilà que la grande fête du soleil va commencer.

C'est-à-dire que les heures maussades et tristes ont duré longtemps, et que pour ne pas savoir que le ciel pleurait sur la campagne, on riait dans les villes, la lumière et la musique dans les maisons empêchaient de voir et d'entendre la pluie dehors.

*Le Mariage à l'échelle*, opérette du duc de Bellune, musique de L. Dauty.

On s'est fort amusé ces temps derniers ; d'élégants five o'clock. A citer ceux de : Mme de Selves, dans ses salons de l'avenue d'Antin, où on a applaudi de remarquables professionnels — de Mme William Beers et sa fille, Mme Berthelot de la Boisliverie, on a fait fête au *Théâtre à travers les Âges*, de Pierre Calmettes ; remarqué : la comtesse et Mlle de Villarson, Chartin bey, le consul de Russie, Mme Mazeini, princesse de Croye, comtesse et Mlle de Morpy, Mme et Mlle Mirieu de Labarre, etc.

Chez M. et Mme Pierre Lafitte, dans leurs salons de la rue Villaret-Joyeuse, une charmante revue. L'auteur, M. J. Brindejont - Offenbach, est le petit-fils du grand compositeur, il a remporté un succès plein de promesse, car il a de qui tenir.

Les chansonniers D. Bonnaud et L. Boyer, le compositeur Fabre, ont trouvé leurs ordinaires applaudissements.

*Les Deux Pigeons.*

Chez la marquise d'Argenson, dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, réception restreinte, invités de marqué : prince et princesse Radolin, comtesse Aimery de La Rochefoucauld, marquis et marquise de Ségur, comte et comtesse de Polignac, duc et duchesse de Vicence, comte d'Antioche, comte et comtesse François de Maillé, baron L. de La Grange, prince de Béarn, duc et duchesse d'Harcourt, marquis et marquise de Lasteyrie, vicomte et vicomtesse de La Tour du Pin, prince H. de Croy, prince de Carini, etc. etc.

Puis ce sont les dîners et réceptions diplomatiques : l'ambassadeur d'Allemagne et la princesse Radolin, ont donné une grande fête en l'honneur du Président du Conseil et de Mme Rouvier, on remarque : l'ambassadeur d'Italie et la comtesse Tornielli, l'ambassadeur d'Espagne et la marquise del Muni, le ministre de Suède et Norvège et Mme Akerman, le ministre du Japon et Mme Motono, les ministres de Roumanie, de Serbie, de Bulgarie, etc., etc.

A l'ambassade d'Autriche-Hongrie, grand dîner auquel assistent : le général Horace Porter, prince d'Aremberg, prince d'Hénin, comte Brusselle, etc.

La princesse Jeanne Bonaparte, marquise de Villeneuve, qui pendant les jours de carême avait interrompu ses raouts du jeudi, va les reprendre jusqu'à la fin de juin ; on nous promet des merveilles.

Mme Louis de Viefville a donné aussi une très grande matinée musicale. Parmi les plus félicités : Mlle Liszt, nièce du célèbre pianiste-compositeur, Pol Plançon, J. Boucherin. Présentes : l'infante Eulalie, duchesse d'Uzès, princesse de Bracovan, princesse Stirbey, Mme G. Krauss, Mme Madeleine Lemaire et sa fille, prince Roland Bonaparte, etc., etc.

Grande matinée poétique donnée par Mme Cibiel, M. et Mme de Pomairols. On entend de beaux vers de la duchesse de la Roche-Guyon, d'Hélène Vacaresco qui arrive de Bucarest pour rester trop peu de temps, du délicat poète Auguste Dorchain ; succès fou devant une assistance où figurent les premiers noms de la grande aristocratie française et étrangère.

Je réserve pour la fin une fête absolument merveilleuse et privée dont aucun journal n'a pu parler, et dont j'ai le plaisir de pouvoir rendre compte : c'est la superbe soirée artistique organisée par Mme la duchesse de Bellune et par Mme Jouët.

Mme Jouët est une mondaine qui joue la comédie en artiste de beaucoup de talent. Dans mon dernier article de *La Revue Théâtrale*, j'ai offert à mes lecteurs les photographies de *l'Enigme*, la remarquable pièce de Paul Hervieu ; il avait dirigé lui-même les dernières répétitions de son œuvre. *L'Enigme* fut représentée chez Mme Bertauld et chez Mme Jouët qui jouaient les rôles de femmes. Ces deux interprètes remarquables, nous les retrouvons avec Mme la duchesse de Bellune, et elles vont intéresser au plus haut point. On commence par des chœurs que de ravissantes jeunes filles chantent, conduites par M. Cuignache, professeur du Conservatoire, puis Mme Lefebvre des Loges dit deux airs, accompagnée par violon,

violoncelle et harpe ; elle est rappelée. C'est une tarentelle dansée à merveille par Mme Claracq du Vivier et M. Pierre Margueritte, l'auteur, M. Barthélemy qui accompagne doit recommencer, car le public réclame un bis avec acclamation.

Voici maintenant une opérette de tout premier ordre, elle est signée duc de Bellune et c'est tout dire, car on connaît ce charmant et spirituel auteur, qui n'a que le tort de ne pas

*Le Renard et les Raisins*

donner ses œuvres dans des théâtres réguliers, ce qui permettrait au public de l'applaudir journellement au lieu de laisser cette joie artistique à ses seuls amis. Le *Mariage à l'Echelle* est une pièce qui pourrait être jouée comme comédie, c'est dire qu'elle a une action qui se tient et intéresse. La jolie musique de M. Danty en fait une opérette qui serait un gros succès sur n'importe quelle scène. Mlle Marcelle Delhyère et M. de la Chardonnière, ont mis en relief toutes les valeurs du *Mariage à l'Echelle*, bravos aux auteurs si bien secondés par leurs interprètes.

Les triomphateurs de la soirée ont été le duc de Bellune et... Mme Jouët, qui pourtant est restée trop modestement dans la coulisse, mais qui avait mis en scène une idée ravissante : des fables de La Fontaine en tableaux vivants. Pendant que l'action se mimait, deux récitantes, Mme Bertauld et Mlle Luguet disaient les vers. *Les deux Pigeons*, où nous applaudissons la jolie Mme Dussaud (une bonne fée) ; *L'Amour et la Folie*, *Le Renard et les Raisins*, soulèvent particulièrement un délirant succès.

Apothéose.

Cette treille où chaque grappe est une merveilleuse bacchante qui s'éloigne devant les regards de convoitise du renard est un vrai tableau ; du reste les clichés ci-dessus parlent mieux que moi.

Quand j'aurai dit que les plus jolies femmes figuraient les personnages de La Fontaine, on comprendra la joie artistique des invités. *Vénus*, c'est l'admirable comtesse de Poligny ; la comtesse de Becdelièvre, *Junon ;* Mme Dussaud, *Némésis ;* Mme Claracq du Vivier, *la Folie ;* Mme Rassolin, *la Pigeonne ;* Mlles du Chateaux et de Bellomagre, *La Cigale et la Fourmi ;* Mlles de Chauveau, Jouët, Le Normand, etc., etc.

Cette soirée n'a été qu'un long et triomphal succès pour les artistes improvisés et les organisatrices de cette fête inoubliable, on ne saurait leur adresser trop de remerciements et de félicitations !

Dans la foule si nombreuse des invités de la duchesse de Bellune, nous apercevons : la princesse de Faucigny-Lucinge, princesse et Mlle Cantacuzène, marquise de Boisé, comtesse de Choiseul, comtesse de Solanges, comtesse de Poèze, comtesse de Geoffre, comtesse de Lambertye, comtesse de Grancey, vicomtesse de Trédern, comtesse de Lapeyrouse, colonel vicomte et vicomtesse de la Jonquières, comtesse de Gironde, comtesse de Grandmaison, vicomtesse et Mlle de Faria, comtesse de Calan, comtesse de Hults fille de la duchesse de Bellune, M. et Mme Ferreira, conseiller de la légation de Portugal, vicomtesse de Mouchy et son fils, baron et baronne de Chateaux, comte et comtesse de Becdelièvre, comtesse Rozan et son fils, baronne de Blanzay, Mme de Couttures et son fils, Mme Back de Surany et sa fille, la comtesse Ducos, général baron Rebillot, colonel vicomte de Kergariou, comte de Vautibant, marquis de Fraysseix, baron du Roure, comte Martinet, MM. Tampé, de la Templerie, Darlu, Firmin Faure, comte de Job, etc., etc.

Encore compliments et bravos pour tous !

NANCY-VERNET.

M^lle^ ELLEN ANDRÉE

Portrait au crayon noir, par HAWKINS.

Ellen Andrée à ses débuts au théâtre.

Ellen Andrée, dans *Actéon et l*

# LEURS DÉBUTS

## ELLEN ANDRÉE

La créatrice de tant de rôles curieux et fouillés du Théâtre-Antoine est une femme d'esprit, qui nous raconte ses débuts avec une gaîté et une bonne humeur charmantes.

Elle se nomme de son vrai nom Hélène André. Parisienne, elle est née rue Geoffroy-Marie.

[illegible]

La jeune Hélène travaillait des mieux ; toutefois, une lacune terrible existait dans ses notions scolaires : elle ne comprenait goutte à l'arithmétique. La veille de son examen, elle crut qu'une mauvaise note en mathématiques serait pour elle le déshonneur, et elle prit la fuite ; vite rattrapée, comme on peut le croire.

Cependant, la triomphale carrière d'institutrice s'était fermée devant elle, et, poussée par ses goûts artistiques, elle fréquenta les peintres. Elle rencontra Manet, dont elle devint le modèle préféré. Elle posa pour le tableau connu : *Le Déjeuner chez Lathuile*.

Elle servit de modèle également à Renoir, à Degaz et a Gervez, qui représenta sa triomphante jeunesse sur sa fameuse toile : *Rolla*.

Dans un atelier, elle se lia avec Lassouche, qui la décida à essayer du théâtre ; l'excellent comique du Palais-Royal la présenta à ses directeurs, Dormeuil fils et Plunkett, qui l'engagèrent, séance tenante, aux appointements de soixante francs par mois !

D'ailleurs, cela soit dit en passant, ce chiffre reviendra souvent dans ces biographies !

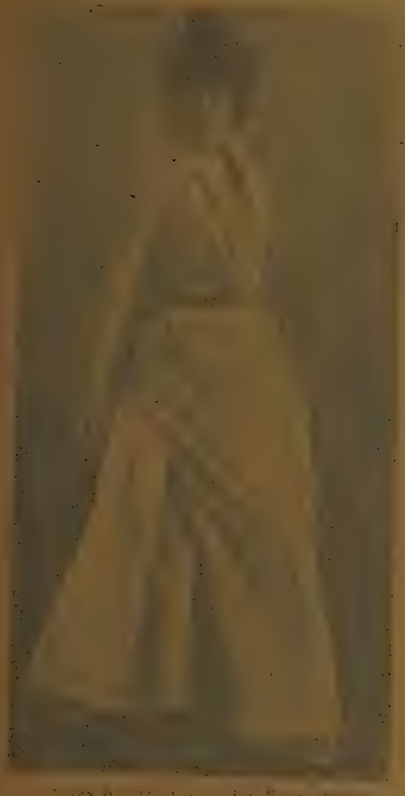
Ellen Andrée débuta, au Palais-Royal, dans une reprise du *Panache*, avec Geoffroy. Elle n'a gardé qu'un souvenir fort tiède de l'amabilité du grand comédien envers les débutantes ; il répondait à peine aux saluts qu'on lui adressait et, pendant les entr'actes, n'ouvrait la bouche que pour s'eng... à mi-voix avec Hyacinthe.

Elle joua dans la *Boîte à Bibi*, la *Chaste Suzanne* (débuts de Jane Hading) ; *Actéon et le Centaure Chiron*, la *Mariée du Mardi-Gras*.

Une figurante qui devait lui donner la main lui salissait ses gants. Sur le refus de notre jeune artiste, l'autre lui débite des injures. Elle se plaint à Lassouche, qui lui répond de sa voix d'or : « Quand on n'est pas d'accord, on se cogne ! » Ellen Andrée cogna la figurante. De ce jour, elle ne fut jamais embêtée.

Sa première création à signaler fut les *Vieilles Couches*, trois actes de Gondinet.

Elle jouait le rôle d'un petit paysan, ainsi qu'on peut en juger par la photographie ci-contre. Elle entre, elle prononce quelques mots ; elle voit les spectateurs des fauteuils qui se tordent ; la salle *ondulait*, selon son expression même ; elle lève les yeux, les galeries *ondulaient* ; elle se tourne vers ses camarades, ils se crevaient de rire. En soi, elle se dit : Quel effet ! quel effet !



Mlle ELLEN ANDRÉE

Portrait au crayon noir, par HAWKINS.

Cl. Pirou.

Ellen Andrée enfant.

Cl. Carjat

Ellen Andrée à ses débuts au théâtre.

Ellen Andrée, dans *Actéon et le Centaure.*

Ellen Andrée, Louisa, dans *Fil-en-Aiguille.*

J'ai joué un jour avec mon pont tombé.....
(20 francs d'amende).

# LEURS DÉBUTS

## IV

## ELLEN ANDRÉE

La créatrice de tant de rôles curieux et fouillés du Théâtre-Antoine est une femme d'esprit, qui nous raconte ses débuts avec une gaîté et une bonne humeur charmantes.

Elle se nomme de son vrai nom Hélène André. Parisienne, elle est née rue Geoffroy-Marie.

Toute jeune, elle est mise en pension dans le département de Seine-et-Marne, puis, plus âgée, chez Mme de Barral, qui dirigeait à Vaugirard une institution des plus renommées. Ses parents, qui étaient dans le commerce, rêvaient pour elle une brillante instruction, puis un poste d'institutrice.

La jeune Hélène travaillait des mieux ; toutefois, une lacune terrible existait dans ses notions scolaires : elle ne comprenait goutte à l'arithmétique. La veille de son examen, elle crut qu'une mauvaise note en mathématiques serait pour elle le déshonneur, et elle prit la fuite ; vite rattrapée, comme on peut le croire.

Cependant, la triomphale carrière d'institutrice s'était fermée devant elle, et, poussée par ses goûts artistiques, elle fréquenta les peintres. Elle rencontra Manet, dont elle devint le modèle préféré. Elle posa pour le tableau connu : *Le Déjeuner chez Lathuile.*

Elle servit de modèle également à Renoir, à Degaz et à Gervez, qui représenta sa triomphante jeunesse sur sa fameuse toile : *Rolla.*

Dans un atelier, elle se lia avec Lassouche, qui la décida à essayer du théâtre ; l'excellent comique du Palais-Royal la présenta à ses directeurs, Dormeuil fils et Plunkett, qui l'engagèrent, séance tenante, aux appointements de soixante francs par mois !

D'ailleurs, cela soit dit en passant, ce chiffre reviendra souvent dans ces biographies !

Ellen Andrée débuta, au Palais-Royal, dans une reprise du *Panache*, avec Geoffroy. Elle n'a gardé qu'un souvenir fort tiède de l'amabilité du grand comédien envers les débutantes ; il répondait à peine aux saluts qu'on lui adressait et, pendant les entr'actes, n'ouvrait la bouche que pour s'eng... à mi-voix avec Hyacinthe.

Elle joua dans la *Boîte à Bibi*, la *Chaste Suzanne* (débuts de Jane Hading) ; *Actéon et le Centaure Chiron*, la *Mariée du Mardi-Gras.*

Une figurante qui devait lui donner la main lui salissait ses gants. Sur le refus de notre jeune artiste, l'autre lui débite des injures. Elle se plaint à Lassouche, qui lui répond de sa voix d'or : « Quand on n'est pas d'accord, on se cogne ! » Ellen Andrée cogna la figurante. De ce jour, elle ne fut jamais embêtée.

Sa première création à signaler fut les *Vieilles Couches*, trois actes de Gondinet.

Elle jouait le rôle d'un petit paysan, ainsi qu'on peut en juger par la photographie ci-contre. Elle entre, elle prononce quelques mots ; elle voit les spectateurs des fauteuils qui se tordent ; la salle *ondulait*, selon son expression même ; elle lève les yeux, les galeries *ondulaient ;* elle se tourne vers ses camarades, ils se crevaient de rire. En soi, elle se dit : Quel effet ! quel effet !

Cl Dupont.

Ellen Andrée dans *l'Innocent*.

modeste comédienne, je n'avais point compris le théâtre, je jouais d'instinct; mais à Bruxelles, le voile s'est déchiré et j'ai compris ce que c'était qu'un rôle!

Elle joua un répertoire des plus variés : *Bourbouroche*, la *Boule*, *Lolotte*, *Leurs Gigolettes*, l'*Arlésienne* (rôle de l'Innocent).

Pour des raisons intimes, — Ellen Andrée, avec un joli sourire quelque peu malicieux, nous avoue qu'elle a toujours eu trop de cœur, — elle quitte la Belgique.

A Paris, elle ne trouve rien; elle fait quelques créations à l'Œuvre ou à la Bodinière, mais ne peut trouver un engagement sérieux.

Courageuse, elle n'hésite pas : elle jette ses atours de femme pour revêtir les perruques grises et les costumes ridicules.

Au Grand-Guignol, elle joue Eva la Tomate dans *M^lle Fifi* et aux Capucines *Madame Poste*, de Jeanne Marni.

C'est là qu'Antoine vint la chercher.

On sait le succès considérable qu'elle remporta dans les *Gaîtés de l'Escadron* (rôle de la Cantinière).

Depuis, chacune de ses créations fut mise par elle au premier plan.

Ellen Andrée, depuis qu'elle est chez Antoine, a joué vingt-huit pièces, et elle est dans toute la vigueur de son talent.

— Pantalon! pantalon! lui murmure-t-on à l'oreille; elle regarde. Elle avait un pantalon à pont..., et le pont n'était point relevé! Conclusion : vingt francs d'amende.

Sa deuxième création et son premier succès furent les *Provinciales à Paris*, quatre actes de de Najac et Pol Moreau, où elle jouait le rôle d'une petite mariée, la jeune épousée de Numès.

Voici venir les revues où Ellen Andrée fut tout à fait remarquée; son imitation de Céline Chaumont est légendaire : le fait est qu'elle était d'une exactitude rare. *Tant plus ça change*, revue de Gondinet et Véron; la *Revue trop tôt*, de Siraudin et Toché sont pour elle l'occasion de succès personnels.

Après une fugue en Amérique (coût : trois mille francs de dédit), elle rentre au Palais-Royal. On ne pouvait plus se passer d'elle dans les revues. Elle crée la *Brigue dondaine*, le *Club des Pannés*, les *Joyeusetés de l'année*.

Cl. Pirou.

Ellen Andrée, interprète d'une pantomime.

Entre temps, elle va jouer *Divorçons* au Théâtre des Batignolles et la *Petite Marquise* au Cercle Pigalle.

Elle entre aux Variétés (direction Bertrand) aux appointements de trois cents francs par mois; débute dans un *Troupier qui suit les bonnes*, et fait une imitation extraordinaire de Sarah Bernhardt dans une revue de Wolff, Blum et Toché.

Elle va de çi de là, n'est point très fixée dans les maisons dont elle est pensionnaire.

Ellen Andrée a le caractère indépendant; elle a respiré cet amour de la liberté dans les ateliers de Montmartre.

Elle passe à la Renaissance, où elle joue le rôle de Césarine dans le *Procès Vauradieux*; elle réussit dans la pantomime *En bonne fortune*, *Spleen*, le *Miroir*, de R. Maizeroy, aux Folies-Bergère); au Théâtre d'Application, toute la critique lui adresse des éloges pour sa création de *Fil en aiguille*, de Léon Gandillot.

Cl. Van Bosch.

Ellen Andrée,
dans une imitation de Sarah Bernhardt (Théodora)
*Revue* des Variétés.

Enfin, elle part à Bruxelles, au Théâtre du Parc, jouer *Divorçons*, qu'elle avait travaillé avec René Luguet (neuf cents francs par mois).

— Jusqu'à ce jour, nous dit la trop

Cl. Saint-Senoch.

Ellen Andrée, dans la Cantinière, des *Gaîtés de l'Escadron*.

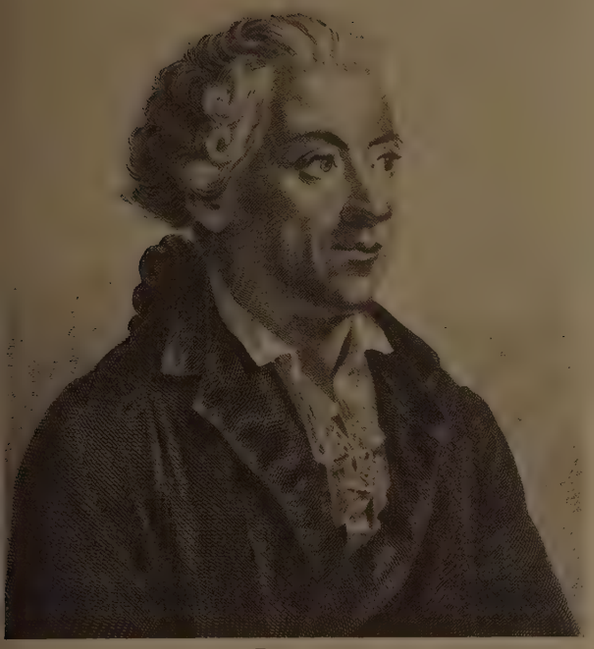
En nous reconduisant, lorsque nous fûmes la voir pour obtenir d'elle ces renseignements, elle nous déclara :

— N'oubliez pas de dire que je suis bonapartiste! Toute petite, me promenant au Bois de Boulogne, avec mon grand-père, qui avait servi sous Napoléon I^er, je jouais au cerceau et aux pâtés; un petit garçon vint se mêler à mes jeux, je l'embrassai et il m'embrassa. Survinrent des institutrices anglaises qui le tancèrent et nous séparèrent. C'était le Prince Impérial!

Eugène HÉROS.

# *La Médecine à l'Opéra-Comique*

## (AUTRE REMÈDE CONTRE LE CANCER)



FAVART.

J'espère qu'au seul intitulé de cet article, le docteur Doyen, qui est un excellent chirurgien et le meilleur des hommes, ne me fera pas poursuivre et condamner pour exercice illégal de l'art de guérir.

Ce n'est certes pas moi qui ai inventé le remède en question, je n'ai fait que le découvrir dans un vieux bouquin. D'ailleurs, il a — il eut, du moins, en son temps — l'estampille de la Faculté (bien qu'il n'ait peut-être pas obtenu, lui non plus, les honneurs d'une séance de l'Académie de médecine) et puisqu'il soulagea jadis des malades, qui sait s'il ne serait pas encore capable d'accomplir quelques cures ?

Quoi qu'il en soit, l'idée m'est venue de lui accorder, gratis, la publicité de la *Revue Théâtrale*, en lisant certaines réclames, plus ou moins payées, des autres journaux. A tout bout de champ, on y préconise quelque nouveau traitement prétendu infaillible contre cette horrible maladie du cancer. Tantôt on affirme la guérir au moyen d'un sérum ; tantôt on appelle le radium à la rescousse.

Hélas ! il faut bien croire que ni sérum ni radium n'ont grande vertu contre le mal, puisque la pauvre humanité continue à en souffrir et à en mourir, et puisque, en fin de compte, on a toujours recours, pour l'extirper, au classique et brutal « baume d'acier », c'est-à-dire au bistouri du chirurgien, ce bourreau de bienfaisance.

Alors, si les remèdes scientifiques nouveaux sont impuissants, pourquoi ne pas essayer des anciens, tellement oubliés aujourd'hui qu'ils en paraissent encore plus neufs que les autres ? Sans autre préambule, je vous sers donc, tel quel, celui-ci, dont j'ai déniché la recette, naïve autant qu'archaïque, dans une lettre adressée par Favart à son confrère et ami Sedaine.

Sedaine — qui souffrait peut-être aussi d'un gros bobo de ce genre — ayant appris que Favart s'était guéri miraculeusement d'un cancer, lui demanda comment, et Favart lui répondit par une histoire semi-dramatique, semi-plaisante, dont voici le résumé :

A la suite d'un pincement ou d'un choc (le bon Favart nous apprend même assez ingénument que cela lui était arrivé en jouant en tout bien tout honneur, un matin, au lit, avec sa légitime épouse, cette belle, talentueuse et vertueuse M^me^ Favart, qui avait aussi très fortement « tapé dans l'œil » du maréchal de Saxe), l'auteur des *Trois Sultanes* sentit au sein droit des élancements. Bientôt après les glandes s'engorgèrent. On appliqua des topiques de ciguë qui ne firent qu'augmenter le mal. Dans l'espace de six semaines, le sein, enflé de la grosseur des poings, fut couvert de varices, et les douleurs, devenues très vives, empêchaient tout sommeil.

M^me^ FAVART.

Un jour, Favart, se trouvant dans le monde, souffrait beaucoup. Un « homme en noir », qui était à côté de lui, demanda à voir le mal.

— Je suis docteur en médecine, dit-il au poète, vous pouvez avoir toute confiance en moi.

Favart montra la « partie affligée ».

— Oh ! Oh ! s'écria le praticien de rencontre, sur un ton et avec un geste inquiétants, cela est tout à fait sérieux, cela est même très grave !

Et après avoir regardé, examiné, palpé, tâté pendant un bon quart d'heure, lequel parut plutôt mauvais au patient ainsi mis sur la sellette, il ajouta :

— Monsieur, votre cancer n'est point à son dernier période..... Il y a encore du remède, je crois..... Mais.....

— Achevez, Monsieur, je vous en supplie !

— Pour prévenir un plus grand mal, définitif celui-là, il faut s'y prendre de bonne heure. Vous avez tout juste le temps. Ne perdez pas une minute, votre salut peut en dépendre. Connaissez-vous M. Louis, le secrétaire de l'Académie de chirurgie ? Non..... Eh bien, il faut vous dépêcher de faire sa connaissance. Car dans la situation où vous êtes, vous n'avez plus que deux partis à prendre. Le premier est d'engager M. Louis à vous faire l'opération. Je ne vous cacherai pas qu'elle est très douloureuse et qu'elle ne réussit pas toujours. Par exemple (mais que cela ne vous épouvante pas) la semaine dernière, un malade est mort entre ses mains, pendant cette terrible opération.....

Favart, qui sentait déjà le froid aigu du scalpel autre part que dans le dos, pria son trop complaisant interlocuteur de vouloir bien passer au second parti, lequel ne devait avoir aucune peine à être plus acceptable.

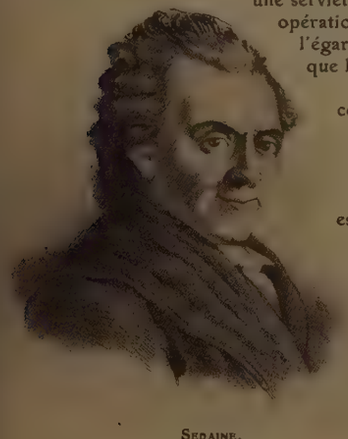
L'autre, de plus en plus encourageant, continua, tranquille comme Baptiste :

— Le voici. Il faut s'armer de courage et vivre le plus longtemps possible avec son mal.

Le pauvre Favart, trouvant que ce mieux ne valait rien pour son mal, et en somme fort peu rassuré par de telles perspectives, remercia de sa savante consultation ce bénévole docteur, aussi alarmiste que désintéressé. Mais, dès le lendemain, il se précipita chez un prince de la science d'alors, un praticien tout à fait à la mode, en pleine vogue, le célèbre Tronchin, médecin de Voltaire. Celui-ci fut immédiatement fort rassurant.

— Selon votre docteur, dit-il à Favart, vous devez mourir prochainement. Je vous assure, en tous les cas, que ce ne sera point de votre cancer, dont vous serez guéri avant peu, en faisant ce que je vais vous dire :

« Prenez des carottes de Hollande rouges, fraîchement cueillies ; ratissez-les bien et coupez-les par morceaux, mettez-les dans un mortier, pilez-les, réduisez-les en pâte très-fine ; étendez-la sur un linge que vous assujettirez sur la partie malade ; il faut que cette pâte touche immédiatement le sein et que le linge qui la comprime soit double, pour contenir de la même pâte bien imprégnée de son suc. Vous mettrez par-dessus une serviette ou des bandelettes attachées de façon que le cataplasme ne puisse tomber ni se déranger. Il faut renouveler cette opération trois fois le jour, le matin à son lever, une deuxième fois avant le dîner et, le soir, avant de se coucher. A l'égard du régime, il faut s'abstenir de toutes les crudités, des ragoûts et de l'usage des liqueurs, à l'exception du vin, que l'on doit boire très-modérément et bien trempé ».



SEDAINE.

Un point, c'est tout. Et c'est simple comme chou (entre parenthèses, encore un excellent remède, le chou, contre les plaies variqueuses). C'est même tellement simple que cela va prêter à rire aux sceptiques, mais aussi, et surtout, aux « antiseptiques ».

Evidemment, je ne crois pas qu'un véritable cancer céderait à cette médication primitive, mais puisque Favart assure qu'il fut radicalement guéri au bout d'un mois de traitement, et que plusieurs personnes à qui il communiqua la recette s'en trouvèrent également bien, on peut supposer que l'ordonnance du docteur Tronchin est souveraine contre certaines tumeurs non malignes, mais aussi douloureuses que le cancer.

En tout cas, rien n'empêche d'essayer. Les carottes du médecin de Voltaire ont incontestablement sur celles que d'innombrables charlatans nous tirent des plates-bandes des journaux, à la quatrième page, parfois même à la première — « carottes » également ruineuses pour la santé et pour le porte-monnaie — ce double et très appréciable avantage de n'être pas coûteuses et d'être tout à fait inoffensives. Et c'est le cas de répéter, à leur propos, ce que les bonnes femmes disent quand elles recommandent un de leurs remèdes :

— Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut toujours pas faire de mal.

HENRI SECOND.

# THÉATRES A COTÉ

M. Bussy. Mlle Pierval.
*Pâquerette.*

GRAND-GUIGNOL. — Et la tempête sévit toujours rue Chaptal..... De stridences et de hurlements s'emplit encore le théâtre où veillent les *Gardiens de phare,* en vérité très satisfaits de la claustration à laquelle les livre le succès. De même, l'*Erreur judiciaire* se perpétue. Aussi bien, pour les aider à franchir le cap de la centième, la Direction vient-elle d'adjoindre deux pièces inédites à ces œuvres triomphantes. Ce sont *Pâquerette* et la *Terreur du Sébasto.*

Pâquerette, qui s'honore de la joyeuse paternité de MM. Eugène Héros et Léon Abric, n'est pas, comme bien vous le supposez, la désignation d'une fleur ; c'est le pseudonyme d'une Marguerite, après nombre de fautes ; Marguerite blonde et si jolie, qu'on ne s'explique pas la déveine qui la poursuit. En effet, la malchance s'est attachée à la praticienne d'amour. Alors que d'autres, moins aimables et moins expertes, ont déjà récolté les bénéfices de leur ardeur au travail, elle en est encore à la corvée quotidienne, aux recherches de celui qui l'élira sa compagne d'une heure, ou d'une nuitée — presque la veine. Comme elle ne paie pas ses fournisseurs..... ses fournisseurs la poursuivent, chez elle, viennent faire scandale. Ils lui reprennent même ses robes, son manteau, son chapeau, tous objets nécessaires, ce jour particulièrement, où elle a quelqu'un de sérieux, et très sérieux, vraiment, puisque ses adieux s'accompagnent d'un souvenir, dont la découverte — sous le candélabre — stupéfie Pâquerette. C'est un billet ! de banque ! de... cinquante francs ? Si c'était !..... De cent francs, peut-être... Hein !... cinq cents francs ! C'est la fortune ! Elle va pouvoir payer la modiste, la teinturière, la propriétaire, le restaurateur, faire aussi une partie de campagne avec Ugène ! Mais la propriétaire refuse le change du billet, et la modiste, la teinturière, jusqu'au garçon du restaurant ! Cinq cents francs entre les mains de cette panée..... On ne les lui a pas donnés ! Elle a entôlé, sûr ! Recevoir serait s'attirer une mauvaise affaire. La Préfecture ferait fermer l'hôtel, déjà à l'œil. Même Ugène refuse de croire à la générosité d'un client. Il faut prévenir la police ! Et la police s'amène, représentée par un gardien de la paix, à qui Pâquerette ne peut donner le nom du donateur, chose inexplicable pour le représentant de la loi. Mais quand on ne peut pas aborder la loi de face, on la tourne..... dit l'agent. On vous demande la provenance de votre billet, pourquoi ? parce qu'il est de cinq cents francs..... Eh bien ! changez-le ! — On ne veut pas. Je me suis adressé à tout le monde. — Pas à moi ! — Vous voudriez ?..... — Passez votre billet. J'ai toujours mes économies sur moi. Par le temps qui court..... Il est bon, au moins ? Oui..... Tenez, voici trois billets de cent francs, cinq louis d'or, dix pièces de cent sous, de deux francs, de un franc, de cinquante centimes..... et des décimes. Maintenant appelez vos calomniateurs, que l'affaire se liquide. Approchez, vous autres ? De quoi ce que vous me dites, que cette dame a un billet de cinq cents francs qu'elle a entôlé ? Ous qu'il est le billet ? C'est de la belle et bonne monnaie que je vois là. Vous vous fichez de la police, je crois ! Je vais vous fourrer dedans ! Sortez ! Et vous, madame Pâquerette, bonsoir. — Ah ! Monsieur, vous avez été si gentil que..... vraiment..... par reconnaissance..... — Non, Madame. Je refuse. Les femmes qu'on ne paie pas sont celles qui coûtent le plus cher. Pour vous être agréable, je reviendrai un autre jour..... en payant. D'ailleurs, je dois faire de la monnaie. Avant de vous quitter, un bon conseil : Ne recevez plus de billet de cinq cents francs. — Ah ! non ! Le premier type qui m'offre un billet de mille, je le lui flanque à la figure.

M. Bussy. Mlle Pierval.
*Pâquerette.*

Cette résolution clôt l'acte, fort amusant, autant en sa ligne principale que dans les nombreux effets de détail et de dialogue, auxquels concourent congrûment Mlle Pierval, charmante Pâquerette, Marcelle Bailly, Reine Daubigny, Barry, MM. Dufrenne, Bussy, Launay et Baur.

C'est encore au genre gai qu'appartient, malgré son titre, la *Terreur du Sébasto,* de M. Elie de Bassan ; et c'est un autre succès de rire. Dans cette ambiance spéciale, les acteurs du Grand-Guignol font toujours merveille. Ils l'ont prouvé une fois de plus. Je signale principalement MM. Dufrenne, Baur, Ratineau, Mlle Pierval, Daubigny et Denise Fleury.

LES MATHURINS. — Notons la faveur donnée dans le dernier spectacle des Mathurins au *Pouvoir du Mensonge,* un acte en vers, de M. J. Roullet, avec musique du compositeur Henry Eymieu. Les interprètes : Mme Paule Marsa, Nory ; MM. Séverin-Mars, Boucher, Mlle Louise Poignant, ont tous été fêtés. La musique disposée dans cet acte était fort jolie, mais un peu courte : un prélude pastoral, une chanson et un fabliau : c'était tout.

LES CAPUCINES. — Une seule nouveauté appréciable a pris place dans le spectacle en faveur depuis quatre mois : l'*Omnibus de la Trinité,* conduit par M. Galipaux, qui mène cette fantaisie à son allure coutumière, rapide et enjouée. L'idée en est très simple. Il s'agit de la rencontre, à une heure définie, d'un jeune homme et d'une jeune femme attendant d'autres personnes. La sympathie ne tarde pas à les rapprocher..... et un fiacre à les emporter, vers la Bastille.

HENRY FRANSOIS.

Cl. Rev. Théât.

# CONCERTS ET MUSIC-HALLS

## CRI-CRI

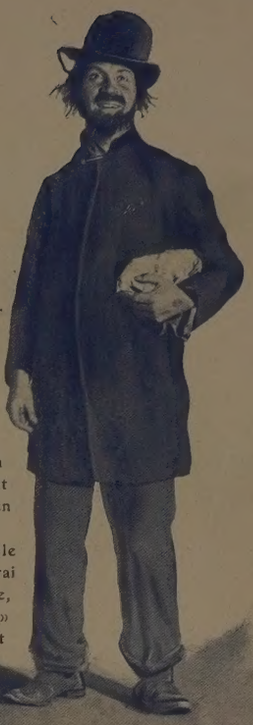
Cri-Cri.

M. Dranem

Cri-Cri, c'est un claque-savates, un mesureur de trottoirs, un triste dégoûtant, un de ces sans-métiers qui parviennent à muer la misère en minime industrie. L'homme allait devant lui, par des quartiers chics, guettant les ruisseaux ; machinalement, il s'arrêta devant une maison ; lors la concierge l'entreprit : « Ah ! que monsieur le baron est drôle ; on ne reconnaîtrait pas monsieur le baron ; que monsieur le baron veuille monter, madame rira bien !... »

Et Cri-Cri, bon philosophe cueilleur d'aubaines, a grimpé, en effet. Des larbins luxueux l'ont reçu avec des sourires pincés, mais polis : « Que monsieur le baron entre, madame va venir... » Dans une pièce blanche, pomponnée de dentelles, fleurant bon, mi-chambre, mi-boudoir. Cri-Cri, devenu craintif, s'estomaque. L'aventure, en vérité, est trop forte. Qu'est- ce que tout çà ?

Voilà. La dame d'ici, courtisane de demi-envergure, doit se rendre à quelque fête travestie. Impatiente, en son contentement, elle houspilla au téléphone son ami retardé ; l'attrapade tombée, de bons mots suivirent : « Je serai belle, oh ! belle !... j'aurai des soies, des satins, des rubans partout, et une coiffure, mon cher, une perruque à la « belle poule... » quelque chose de très Lamballe !... Et toi, comment seras-tu ?... » Mais l'ami s'est intentionnellement dérobé : il viendra minable, affreux, horrible ; c'est tout ce qu'il a voulu dire. Sur ce, la petite femme s'est empressée de prévenir l'antichambre, de manière à ce qu'une méprise regrettable ne fut pas commise ; mais le domestique, mal avisé et indifférent, somme toute, a pris Cri-Cri pour le baron déguisé...



M. Dranem

Cri-Cri.

M. Dranem M^lle Mary Hett

Cri-Cri est seul, effaré. D'un cabinet voisin, une voix claire l'interpelle : « C'est toi, mon chéri, mets-toi à ton aise ; veux-tu manger ?... » Se mettre à son aise, manger ? Cri-Cri veut bien ; ces choses lui adviennent si peu souvent ! Le mendigot se figure qu'une madame s'est embéguinée de son physique. Ça s'est vu... Pris de scrupules, il tente un bout de toilette : lave ses mains et s'essuie après les rideaux, prend l'eau de Cologne pour du kirsch et l'utilise comme tel, donne un tour à sa barbe drue, nettoie son chapeau à coups de coude, sort de ses basques un jeu de brosses et, pour cirer ses ribouis crottés, les impose en des poufs soyeux... Parfaitement, y a des personnes du monde qu'aiment à frotter leur peau fine à la crasse des pauvres... C'est ça, c'est ça... et Cri-Cri de se dépouiller de ses hardes. Le voici en bannière et tout embarrassé de ses claquants boueux. Bah ! un journal cèlera cette honte, et, béatement, il s'insinue dans des draps de satin...

Cri-Cri.

M^lle Mary Hett M. Dranem

Mais de nouveau parle la voix tendre : « Voyons, chéri, dépêche-toi ; on va partir... » Non sans regret, Cri-Cri rattrape ses souliers, renfile ses nippes... Enfin, la dame paraît. Elle rit, la gentille fille, dans ses paniers ; sous sa poudre elle s'esclaffe : « Ah ! que ce baron est drôle, drôle ! »

Drelin... drelin... le téléphone appelle. « Allons, va, chéri, réponds... » Cri-Cri embrouille les fils, colle l'appareil par terre ; la dame est obligée de l'aider.

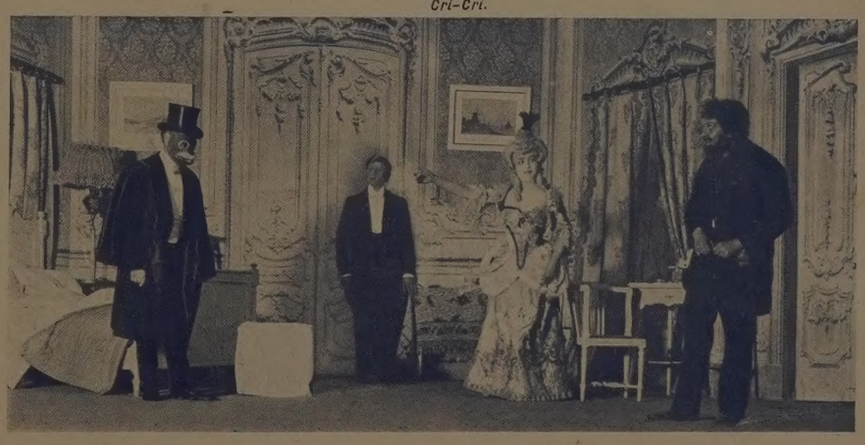
Mais, voyons, c'est le baron qui parle, c'est bien lui ; alors, l'autre ?... Et la petite femme de s'effarer, de courir, de se blottir dans un coin. Cri- Cri conçoit que la blague finit mal ; il s'empresse, se démène. Pouvait-il savoir, lui ? on l'a monté presque de force. D'ailleurs, faut pas craindre, il est honnête, quoique purée, et incapable d'un sale coup... Peu à peu, la dame s'apaise, s'amuse de la confusion. Ce n'est pas tout, le baron va venir, il est là ; que faire ?

Voilà. Cri-Cri sera un ami : un prince russe muet et déguisé qui, lui aussi, doit aller au bal. — Monsieur entre et, déposant son masque en tête de singe, se confond en politesses, en propositions amènes. Mais ses frais sont vains ; Cri-Cri — et pour cause — se tient coi. Prince, ferai-je ceci pour vous, ou bien cela ?... Enfin, que voulez-vous ?... — Foutre le camp ? gémit Cri-Cri, que poigne une frousse intense... — Et là-dessus tombe le rideau. — Cri-Cri, c'est Dranem. Je vous donne à penser le parti que tire d'un tel personnage l'extraordinaire comique. L'ingénuité des réparties de Dranem, fondue dans le pittoresque de son accoutrement, produit une impression de bouffonnerie irrésistible. M^lle Mary Hett porte, avec une élégance fort rare au concert, des affiquets pompadour, et dit très gentiment ses répliques.

M^lle Mary Hett

Sous sa truculence, cette farce est disposée d'une manière intelligente, très jeune et très gaie. *Cri-Cri* fait bien augurer du talent débutant de M. Edmond Guiraud qui, en plus de ce considérable succès de rire, trouve, en même temps, la réussite de certain *Bel-Atout*, qu'il risqua au Théâtre-Trianon.

Cri-Cri.



M. Salvator M^lle Mary Hett M. Dranem

# Le Théâtre à l'Etranger

## UNE REPRÉSENTATION ANTIQUE AU STADE

### L'*ANTIGONE* DE SOPHOCLE, EN GREC

Cl. Martimianakis.

M. Mistriotis, Professeur à l'Université d'Athènes et Président de la Société pour la représentation des drames antiques.

Pour couronner les travaux du Congrès international d'archéologie, réuni le mois dernier à Athènes, le Comité des Jeux Olympiques, d'accord avec la Société pour la représentation des drames antiques que préside le vieux professeur de littérature ancienne, M. Mistriotis, avaient décidé de donner au Stade une représentation unique d'*Antigone* dans le texte. Le projet paraissait des plus aventureux ; l'acoustique du Stade n'était rien moins que discutée et la valeur des jeunes amateurs qui devaient interpréter le chef-d'œuvre de Sophocle plus que contestée. Il n'a fallu rien moins que l'insistance opiniâtre de M. Mistriotis, la bonne volonté des interprètes et la surveillance continuelle et éclairée de M. Sigallas, le professeur de déclamation dont je vous ai déjà parlé, pour faire réussir cette tentative. Eh bien, dût-on me taxer d'aveuglement, la représentation a été un véritable triomphe national, et, ce qui plus est en la circonstance, un vrai régal artistique.

Devant un auditoire de plus de quinze mille personnes, qui réunissait les savants du monde entier, la fine fleur de l'aristocratie athénienne et le monde des arts et des lettres, *Antigone* a été donnée dans l'original, le 10 avril 1905, au Stade Panhellénique au milieu des applaudissements d'un public enthousiaste.

Que les malveillants se rassurent, nous n'avons nullement l'intention de masquer les imperfections que plus que tout autre nous avons pu remarquer, mais comme cette représentation a été somme toute un succès, il n'est que justice de rendre à César ce qui appartient à César.

La scène avait pour la circonstance été construite dans le fond du Stade, sous la surveillance de M. Doerpfeld, le directeur de l'Ecole Allemande, sur le modèle de celle du Théâtre de Pergame retrouvé par lui.

La reconstitution était parfaite, d'une exactitude un peu trop rigoureuse même, puisqu'à mon avis le palais aurait pu, sans rien perdre de son style, être un peu plus élevé.

*L'Œuvre.* — Le chef-d'œuvre de Sophocle était accompagné de la musique de M. Sakellandès, un compositeur hellène. M. Mistriotis semble, à en juger les résultats, avoir été bien inspiré de la préférer à la musique de Mendelssohn, que les mélomanes voulaient lui imposer.

Le manque de place nous oblige à passer rapidement sur les costumes un peu pauvres, et notamment sur ceux du chœur des vieillards qui paraissaient dater de l'an 40 ; sur l'emplacement de l'autel qui aurait gagné à être un peu plus à gauche ; sur les erreurs de mise en scène qu'a relevées très justement mais par trop sévèrement M. Reinach dans sa communication au Congrès, etc., etc., pour en venir tout de go à l'excellente interprétation au moins en ce qui concerne Antigone, Créon, Thirésias et le Messager.

Mme Théone Pappas (Antigone) est une des figures les plus sympathiques de la société athénienne. Appartenant par sa grand'mère maternelle à une des familles les plus considérables et les plus considérées du Peloponèse, elle pouvait se borner à jouer dans le monde le rôle auquel lui donnent droit sa beauté, sa grâce, son esprit et sa culture, mais consciente de son talent, amoureuse de son art, elle a préféré rompre en visière à tous les préjugés mondains pour s'adonner à la carrière dramatique, où elle est appelée à recueillir de nombreux lauriers.

Jusque hier cependant, elle n'était connue et fêtée que comme diseuse de vers, comme l'Égérie des poètes semi-psichariens (partisans à quelque degré de la langue de M. Psichari) comme la Trouvère des chansons populaires faisant les délices des petits cénacles, mais inconnue du grand public qui sent, qui aime, et qui le fait bien voir. Certes il aurait été cent fois préférable que Mme Pappas fit ses débuts officiels dans une pièce moderne ou tout au moins dans une traduction de l'antique, mais en jouant *Antigone* dans le texte, la discrète petite anémone (selon l'expression heureuse d'un poète, M. Papantonion) a tenu à démontrer que si l'art n'a pas de patrie, le Théâtre n'a pas de langue officielle.

Dans un idiome vieux de deux mille ans imparfaitement compris ci et là par quelques érudits, Mme Theone Pappas a réussi à parler au cœur des foules qui étaient suspendues à ses lèvres et qui suivaient les péripéties du drame avec autant d'intérêt, voire de passion que s'il s'agissait d'une œuvre moderne écrite dans la langue d'aujourd'hui. Et le public semblait non seulement comprendre, mais interrompait aussi par des salves d'applaudissements justement les passages les plus sublimes du grand classique.

Mme Pappas a une vraie nature d'artiste, joli visage,

Cl. C. Remé.

Mme Théone Pappas (Antigone).

M. Kyparissis, Docteur ès-lettres, Professeur d'archéologie, qui joua le rôle de Créon.

Représentation d'*Antigone* donnée au Stade par des artistes amateurs, à l'occasion du congrès d'Archéologie.
L'INTERPRÉTATION

corps superbe, voix mélodieuse, diction impeccable, énormément de sentiment, une volonté de fer sous des apparences de nonchalance et un immense amour pour le théâtre ; elle a, par contre, quelques imperfections : le timbre un peu faible et la démarche un peu lâche, mais à ces deux points de vue encore, Mme Pappas a réalisé d'énormes progrès, et il est à espérer qu'avec le temps et un travail assidu, elle parviendra à vaincre ces deux défauts naturels.

Dans Antigone, où elle trouva des instants très beaux, des attitudes sculpturales, elle a été universellement louée, et la presse locale, qui a fait certaines réserves en ce qui concerne la représentation en général, n'a pas caché son admiration pour l'interprétation du rôle de la fille d'Œdipe, que le grand peintre Bonnat, de passage à Athènes où il représentait la France au Congrès, a bien voulu qualifier de magistrale.

M. Kyparissis (Créon), docteur ès-lettres et professeur d'archéologie est un vétéran des représentations antiques ; esprit cultivé et âme artiste, il a fait du rôle de Créon, si lourd, une excellente interprétation. Ce jeune amateur est le grand favori des Universités ; n'est-ce pas lui — après Mounet-Sully — que les étudiants dans leur enthousiasme à la suite de la représentation d'Œdipe promenèrent en voiture, après avoir dételé ses chevaux ?

M. Kyparissis nous est revenu d'Europe en grand progrès, il est plus délicat, plus humain, moins déclamatoire que jadis, et dans la dernière scène, pleurant la mort des siens, il a su nous émouvoir jusqu'au plus profond de nous même.

M. Mavromichali, dans Thiresias, a beaucoup plu, et M. Truffier ne m'a personnellement pas caché l'estime dans laquelle il tient le jeune amateur. M. Zinon, qui devait jouer Créon, mais qui s'est effacé devant M. Kyparissis, a joué le rôle du Messager en artiste consommé. Mme Mavromichali a fait une touchante Ismène, et M. Sakellaridès (premier Vieillard) a une voix superbe.

Une répétition d'*Antigone* au Stade.

En somme, il convient de féliciter chaudement M. Mistriotis, dont le succès ne doit pas retenir l'élan, qui se doit à lui-même et à l'Hellénisme de faire mieux tous les ans ; mais il convient en même temps de bien spécifier que ces représentations en grec classique ne sauraient avoir un caractère théâtral et doivent se borner à être des cérémonies universitaires, annuelles, et tout au plus quelquefois des « panégyres ».

Le vrai théâtre grec est ailleurs, il est essentiellement moderne. Tour à tour byzantin, palicare ou mondain, il est l'hiver au Théâtre du Roi, l'été à la Nouvelle-Scène, il a un répertoire qui va s'enrichissant tous les jours, et où Nicéphore Phocas côtoie les Kurdes, une pléiade d'artistes de réelle valeur, tels que MM. Bonnasserra et Tavanlaris, comme Mmes Paraskevopulo, Damasco, Passayanni, Kivelli, et peut-être Mme Pappas, la triomphatrice d'hier ; il a un avenir riant devant lui.

DE VISÉ.

Devant la demeure de Créon.
M. KYPARISSIS (Créon) Mme PAPPAS (Antigone) M. SIGALLAS.

# Arts et Sports

Cette fois, la guerre, un peu partout, est déclarée à la poussière ; un peu partout, non seulement par ceux qui ont à souffrir de ce désagrément, mais aussi parmi les raisonnables qui, un peu malgré eux, l'engendrent. La poussière finit par devenir fléau ; elle tend à encrasser la nature du bon Dieu, à obscurcir le ciel, à empoisonner les gens, elle a fini par encourir la réprobation générale ; il est des villes, des stations dont elle menace la vie en éloignant le calme touriste-piéton ; et dame, ces villes ont grondé, ont dressé des barrières contre les automobiles causes de ce mal réel. Alors les automobilistes, pour se rendre possibles, ont dû faire des concessions. Des Clubs sportifs ont entendu des conférences vantant les essais du *goudronnage*. Le « goudronnage » est considéré par les gens de « pied » et par les gens de « roue » comme le moyen qui mettra partout la concorde. Des ligues se sont formées pour obtenir la suppression de la poussière aux environs des villes, des stations, des sites ; on a préconisé la création de sous-ligues de région qui recueilleraient parmi les ennemis les plus intéressés de la poussière les ressources propres à détruire ses pernicieux effets. Et ça va. Et bientôt le fléau n'existera plus.

CONCURRENT ROYAL. — Le prince Henri de Prusse, frère de l'empereur d'Allemagne, s'est fait inscrire parmi les partants de la Coupe *Herkomer*, dans laquelle il conduira lui-même.

POUR LES CYCLISTES. — Un certain nombre d'habitants de Vincennes, Saint-Mandé et Fontenay, membres du Touring-Club, demandaient, l'an dernier, à l'administration préfectorale, l'affectation aux cyclistes de l'allée qui longe la rivière principale du bois de Vincennes entre les deux lacs de Gravelle et Daumesnil.

M. Bouvard, directeur des promenades, vient de faire connaître que s'il ne peut sans inconvénient affecter à la circulation cycliste cette allée, il a prescrit la mise à l'étude d'un chemin cyclable allant du lac Daumesnil au lac de Gravelle, par l'avenue des Tribunes, l'avenue de la Tourelle, le ruisseau de Gravelle et le parc aux Daims.

NATATION : *Les grandes épreuves de la saison.* — La commission de natation de l'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques, qui pour la saison est ainsi composée : MM. Moebs, président ; Clévenot, secrétaire ; Azeau, Jacoby, Méneveux, Dubuc, Niclot et de Cuyper, membres, vient d'arrêter ainsi les dates des grandes épreuves de cet été :

25 juin, *Saint-Denis :* Championnat de France de 100 mètres.
2 juillet, *Versailles :* Prix Dupleix, championnat de France du demi-mille.
6 juillet, *Paris :* Championnat de France scolaire, 100 m. et 300 m.
9 juillet, *Paris :* Fête internationale de la Libellule de Paris,
14, 15 et 16 juillet, *Trouville :* Critérium international.
23 juillet, *Amiens :* Fête nautique de l'Amiens Athletic-Club.
30 juillet, *Le Havre :* Championnat de France, 400 m. en mer.
2 août, *Honfleur* (semaine nautique) : Course de grand fond : *Honfleur-Trouville.*
6 août, *Vitry-sur-Seine :* Championnat de France, 500 mètres.
13, 14 et 15 août, *Joinville-le-Pont :* Championnat du monde de natation et de water-polo, Congrès international de natation.
27 août, *Paris* : Championnat du mille.
3 septembre, *Paris* : Eliminatoires de water-polo.

## La Comédie de la Mode

Après une interminable bouderie, le soleil nous est revenu radieux, et Paris, si joli en la printanière saison a vu l'éclosion charmante des toilettes légères. Linons, batistes, organdis, taffetas souples et changeants, mousselines de soie vaporeuse, ont fait leur apparition et c'est aux courses, au Bois, aux expositions et aux thés à la mode, une floraison éblouissante d'élégances raffinées.

Robes froufroutantes et onduleuses, garnies au bas des jupes — toujours larges — de petits volants jaseurs, de jolis volants minuscules ou très hauts, d'entre-deux incrustés de motifs de dentelles ou de broderies, robes aux hautes ceintures, aux corselets de guêpe que de séduisantes silhouettes vous laissent voir.

Et la plupart de ces toilettes, des plus simples aux plus somptueuses, sont blanches, de tous les tons du blanc.

Blanc de neige lilial et candide comme l'âme d'une petite fille ou blanche — blanc caressant, ivoirin, — blanc presque paille, blanc rose-thé, nous ne voulons, brunes ou blondes, que du blanc.

Car nous ne craignons pas ce voisinage étincelant. N'avons-nous pas pour adoucir et idéaliser notre teint, l'exquise *Fleur de Pèche*, l'incomparable poudre de riz d'une ténuité, d'une adhérence parfaite que la *Parfumerie Exotique* a créé pour la joie des élégantes et le triomphe de leur beauté ?

Pour en revenir à nos robes : à leurs formes, je noterai avec les emmanchures moins tombantes, le retour des petites vestes à l'allure dégagée, à la ligne crâne et pimpante. Les unes sont ajustées, les autres tout à fait vagues, mais toujours par leur coupe, elles laissent aux mouvements une extrême liberté et se prêtent aux plus ingénieuses combinaisons.

Quant aux chapeaux, ils ont, en quelques jours, subi une véritable transformation. Foin des lilliputiens chapeaux aux contours bizarres, à la calotte basse, que notre caprice avait adoptés et qui ne tenaient sur nos têtes que par des prodiges d'équilibre et une mise en scène savante et minutieuse. Mystère et postiches ! Nous revenons aux grandes capelines souples et ombrageantes, aux Directoires, même, et par une réaction amusante, aux chapeaux second empire, à la calotte paradoxale.

Pour garnitures, de longues plumes, aux tons délicats doucement dégradés, des rubans fantaisistes, des aigrettes, peu d'oiseaux, moins d'ailes et de fleurs.

Quant aux gants, nous continuerons pour nos toilettes habillées à ne vouloir que du « Suède » blanc ; mais quelques élégantes espèrent voir renaître, avec les manches courtes, la jolie mode des mitaines en dentelle, où, sous la transparence du fin tissu, la peau se laisse deviner tentatrice.

Cela exige, il est vrai, des menottes impeccables ; mais n'est-ce pas là, chacun le sait, un des dons de la parisienne.

Jacqueline SERISY.

*Comtesse Andrée de B.* — Vraiment, vous n'avez pas deviné d'où provenait l'admirable blancheur du décolleté de M^lle^ R., la jolie actrice des Nouveautés. M^lle^ R., chacun le sait, emploie uniquement et fidèlement, pour la beauté de ses épaules, le *Véritable Lait de Ninon*, de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Essayez, et vous serez charmée des résultats.

*Une fiancée, à Trouville.* — Il n'est pas de bottines habillé sans hauts talons. Les talons plats sont, il est vrai, très pratiques, très rationnels pour la marche ; ils ne sont ni gracieux ni élégants.

J. S.

*Le Gérant :* Charles RICHARD.